

1 country / blues / soul / folkPeter Guralnick, *Sweet Soul Music*Liel Leibovitz, *A Broken Hallelujah*Greil Marcus, *Three Songs, Three Singers, Three Nations*David Margolick, *Strange Fruit*Robert Palmer, *Deep Blues*Nick Tosches, *Country*Nick Tosches, *Blackface***2 rock'n'roll**

AUX ÉTATS-UNIS

Nik Cohn, *Awopbopaloobop Alopbamboom*Greil Marcus, *Mystery Train*Nick Tosches, *Héros oubliés du rock'n'roll*Nick Tosches, *Réserve la dernière danse pour Satan*

LES GRANDES FIGURES

Nik Cohn, *Je suis toujours le plus grand dit Johnny Angelo*Greil Marcus, *Dead Elvis*Greil Marcus, *Sly Stone. Le Mythe de Staggerlee*Nick Tosches, *Hellfire*

EN ANGLETERRE

Joe Boyd, *White bicycles***3 punk**

EN ANGLETERRE

Jon Savage, *England's Dreaming*Jon Savage, *The England's Dreaming Tapes*

AUX ÉTATS-UNIS

Legs McNeil & Gillian McCain, *Please Kill Me*

EN ALLEMAGNE

Michael Boehlke & Henryk Gericke, *too much future*Jürgen Teipel, *Dilapide ta jeunesse***4 après le punk**

POST-PUNK

Simon Reynolds, *Rip it up and Start again*Jon Savage, *Le reste n'était qu'obscurité*

ROCK ALTERNATIF

Martin Aston, *À contre courant,***5 caraïbe**Adrian Boot & Michael Thomas, *Babylon on a thin Wire*Llyod Bradley, *Bass Culture*César Miguel Rondón, *Le livre de la Salsa***6 hip-hop**Jeff Chang, *Can't Stop Won't Stop*Nik Cohn, *Soljas***7 disco / house / techno**David Blot & Mathias Cousin, *Le Chant de la machine*Felix Denk & Sven von Thülen, *Der Klang der Familie*Jon Savage, *Machine Soul*Peter Shapiro, *Turn The Beat Around*Dan Sicko, *Techno Rebels***8 grandes traversées**Barney Hoskyns, *Waiting for the Sun*Greil Marcus, *Lipstick Traces***9 grands interprètes et compositeurs**Glenn Gould, *Glenn Gould par Glenn Gould sur Glenn Gould*Ian Jack, *Klever Kaff*Igor Stravinsky, Robert Craft, *Conversations avec Igor Stravinsky*Boris Terk, *A Voice is a person***10 musique expérimentale & contemporaine**

SES RACINES

Pierre Schaeffer, *Essai sur la radio et le cinéma*Luigi Russolo, *L'Art des bruits*Paul Nougé, *La Conférence de Charleroi*

JOHN CAGE

John Cage, *autobiographie*John Cage, *Rire et se taire*John Cage, *Confessions d'un compositeur*John Cage & Morton Feldman, *Radio Happenings*Kyle Gann, *No Silence*

SES DÉVELOPPEMENTS

Michael Nyman, *Experimental Music*Steve Reich, *Conversations*Johannes Kreidler, *Sheet Music*

MUSIQUE ÉLECTRONIQUE & DIGITALE

Collectif, *Modulations*Harry Lehmann, *La Révolution digitale dans la musique***11 anthropologie de la musique**Theodor W. Adorno, *Le Caractère fétiche dans la musique*Nicholas Cook, *Musique, une brève introduction*Frances Densmore, *Les Indiens d'Amérique et leur musique*Gilbert Rouget, *Musique et transe chez les Arabes*

Les chroniqueurs de rock
sont des gens incapables
d'écrire, interrogeant des
gens incapables de parler,
pour des gens incapables
de lire.

FRANK ZAPPA

1

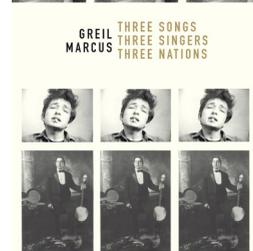
Country / blues /

soul / folk

GREIL MARCUS

Three Songs, Three Singers, Three Nations

Tendez l'oreille, l'Amérique fredonne... Greil Marcus, expert en déchiffrement des mystères de la culture populaire, lève le voile sur trois facettes d'une seule et même nation, à travers trois chansons issues du répertoire folk et blues américain comme trois moments clés de l'histoire musicale du pays : "Ballad of Hollis Brown" de Bob Dylan, "Last Kind Words Blues" de Geeshie Wiley et "I Wish



I Was a Mole in the Ground" de Bascom Lamar Lunsford.

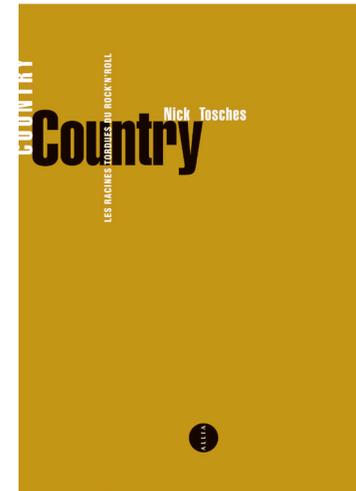
Ces mélodies, si profondément ancrées dans l'inconscient collectif, paraissent n'avoir été écrites par "personne" : au-delà de leurs interprètes, elles renvoient les échos d'un passé occulté, les reflets de l'imaginaire d'une nation. Greil Marcus y met à jour non seulement trois manières différentes de parler des usa, mais également trois nations à l'intérieur de ceux-ci, chacune avec sa propre histoire secrète, ses traditions et sa culture particulière.

Traduit de l'américain par Guillaume Godard. 160 p. 115 x 185 mm. 12 €. Illustrations. Paru en 2018.

NICK TOSCHES

Country Les racines tordues du rock'n'roll

Loin de retracer de façon linéaire l'histoire d'un genre musical, *Country*, la première œuvre de Tosches, lance "un assaut en règle contre tout ce que la musique country a de plus sacré", pour reprendre le mot de Greil Marcus. Il y est donc très peu question de chapeaux de cow-boys, mais plutôt des métamorphoses du mythe de Tristan et Iseult, de la première apparition du terme "rock", des ballades pornographiques, des mélanges interracialisés, de drogue, de meurtres... Le tout agrémenté d'une érudition maniaque et d'un constant humour à froid.



"Tosches a offert un portrait scabreux et passionné de tout ce qui dans la country est passé sous silence – autrement dit ce qui est vraiment sacré."

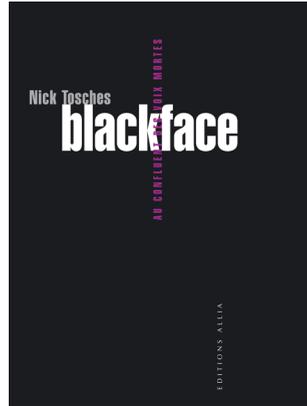
GREIL MARCUS

Traduit de l'anglais par Julia Dorner. 288 p. 170 x 220 mm. 18,30 €. Index et illustrations. Paru pour la première fois en 2000, 2^e édition en 2008.

NICK TOSCHES

Blackface

Au confluent des voix mortes



Tout a commencé vingt-trois ans plus tôt. Nick Tosches tombe par hasard sur un disque enregistré dans les années 1930 par un artiste dont le nom ne lui dit rien : Emmett Miller. La voix et la musique qu’il entend le chavirent : ni country, ni blues, ni jazz, ni noire, ni blanche, mais une alchimie de tout cela, dans laquelle Tosches voit l’expression ultime de la culture américaine. L’auteur se sert de la musique de ce chanteur comme une sorte de pierre de Rosette, indispensable pour comprendre la musique américaine.

Il se lance alors dans une quête de plusieurs années qui va le mener sur les traces de l’insaisissable Emmett Miller. Il finira par découvrir que celui-ci participait à des spectacles de ménestrel blackface, où des Blancs se grimaient en Noirs. Tel est l’argument qui permet à Tosches de traverser l’histoire de la musique américaine, tirant des fils et maniant la digression avec cette érudition tordue qui est sa marque de fabrique. L’auteur nous fait ainsi parcourir l’Amérique de long en large, des bouges du Sud profond aux clubs de Broadway à travers le personnage à double facettes que s’était composé le chanteur, devenant la meilleure représentation de tous les paradoxes de la culture américaine. L’auteur nous montre incidemment que, dans le fond, les clichés du gangsta rap ne diffèrent pas essentiellement de ceux du “bon nègre” de jadis.

Traduit de l’anglais par Héloïse Esquié. 320 p. 170 x 220 mm. 18€. Index et illustrations. Paru en 2003.

NICK TOSCHES, *The Killer*

*Vous comprenez, il fallait vraiment que j’aie en Enfer.
J’avais pour ainsi dire le mal du pays.*

Considéré comme l’un des meilleurs écrivains et journalistes rock américains contemporains, Nick Tosches est né en 1949 à Newark (New Jersey) et a grandi à New York dans les milieux les moins recommandables. Le népotisme lui a permis d’accéder à quatorze ans au rang de portier de bar. Renonçant aux perspectives que lui offrait cette carrière dans sa quête d’accomplissement créatif, il entre au service d’une compagnie de sous-vêtements. Le 12 janvier 1972, il part déjeuner et ne revient jamais. Il gagne alors le sud de la Floride où il travaille comme chasseur de serpents pour le vivarium de Miami. Après s’être fait mordre la jambe, il décide un beau matin d’abandonner toute forme d’activité salariée, il devient donc écrivain. Ses premiers textes sont d’abord publiés par des magazines de rock : *Fusion*, *Rolling Stone*, *Creem*, etc. Son premier livre, *Country : les racines tordues du rock’n’roll*, paraît pour la première fois aux États-Unis en 1977. Il est également l’auteur de *Hellfire*, *Blackface*, *Confessions d’un chasseur d’opium*, *Trinités*, *Dino* et des *Héros oubliés du rock’n’roll*. Son amour pour les dessous de la culture américaine se retrouve dès son premier livre, *Country*, œuvre à la fois mystérieuse et biographique, proposant avant tout une méditation sur le sens et le pouvoir de la musique, grâce à son érudition alambiquée, que l’on retrouve dans ses autres livres. La lecture de ses œuvres s’avère essentielle pour comprendre les origines de la musique américaine, qui jouit aujourd’hui d’une reconnaissance et d’une diffusion mondiales. Ce qui intéresse Tosches dans la musique américaine est son évolution naturelle, quasi-organique, “un chemin dont l’origine n’est même pas connue de ceux qui l’ont emprunté”, “une matière obsédante et envoûtante qui a parcouru le millénaire tel un souffle”.



PETER GURALNICK

Sweet Soul Music

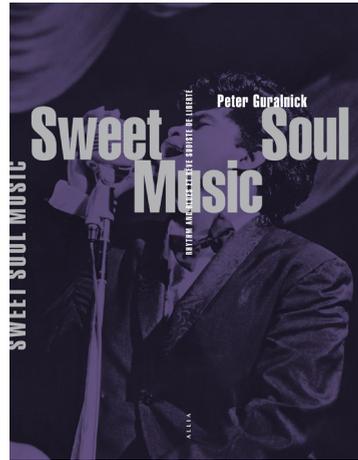
Rhythm & blues et rêve sudiste de liberté

“C’est une histoire où Noirs et Blancs sont réunis. Une histoire faite de victoires compliquées, partagée entre racines miséreuses et rêves de la classe moyenne, ambitions esthétiques et luttes sociales, impulsion anarchiste et éthique commerciale. Une histoire où l’on compte indiscutablement des héros et des bandits, même si, dans la vie réelle, il est parfois difficile de les distinguer.”

Épopée humaine, ouvrage érudit, chronique d’une époque et de sa musique, ce livre est aussi une galerie de portraits, ceux des personnalités les plus marquantes de la musique soul du sud des États-Unis : Sam Cooke, Ray Charles, Solomon Burke, Otis Redding, James Brown, Aretha Franklin, Isaac Hayes ou encore Al Green.

Le terme *soul* apparaît pour la première fois sur les albums de Ray Charles qui en fait un genre musical à part entière. Son développement est stimulé par deux tendances principales : l’urbanisation du rhythm & blues et la sécularisation du gospel. La soul renferme par conséquent une partie de l’émotion sacrée mêlée à des thèmes profanes, souvent à fortes connotations sexuelles, et qui a permis à la jeunesse noire de se rebeller.

Méticuleusement documenté, *Sweet Soul Music* se lit comme un roman, celui d’hommes et de femmes qui ont changé l’histoire de la musique populaire et ont participé au grand bouleversement des mentalités raciales et sociales.



Traduit de l’anglais par Benjamin Fau. 512 p. 170 x 220 mm. 23 €. Index, illustrations et discographie. Paru pour la première fois en 2003. 2^e édition 2005.

DAVID MARGOLICK

Strange Fruit

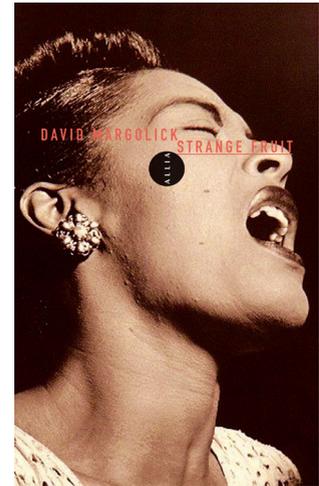
En 1939, quand Billie Holiday interprète pour la première fois “Strange Fruit”, elle n’a que 24 ans et déjà un nom dans le milieu du jazz. Primitive, romantique et grossière, prisonnière de paroles de chansons débiles, femme trop grasse, trop paresseuse ou trop bête. C’est ainsi que fut souvent qualifiée Billie Holiday. De tous les poncifs racistes et sexistes, peu lui furent épargnés.

“Strange Fruit” traite de l’assassinat des noirs par lynchage et provoqua de vrais scandales à l’époque. Billie Holiday la chanta seize ans avant que Rosa Parks refuse de céder sa place à un Blanc dans un bus en Alabama. Selon Angela Davis, “Strange Fruit” a replacé la protestation et la résistance au centre de la culture musicale noire contemporaine.

“Protest Song” avant l’heure et figure symbolique de la marche des Noirs vers l’émancipation, cette chanson fut écrite par un juif blanc new-yorkais, Abel Meeropol, qui recueillit les enfants Rosenberg après que leurs parents furent exécutés.

La revue musicale britannique *Q*, a classé “Strange Fruit” parmi les dix chansons qui ont véritablement changé la face du monde.

L’ouvrage que David Margolick consacre à cette histoire, montre l’importance musicale et historique de cette chanson à travers de nombreux témoignages.

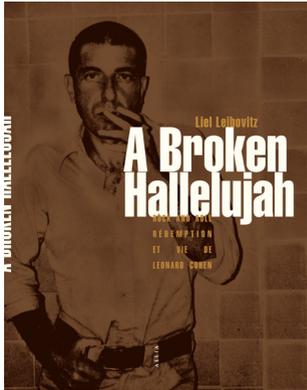


Traduit de l’anglais par Michèle Valencia. 128 p. 115 x 185 mm. 9 €. Paru pour la première fois en 2009, 2^e édition 2021.

LIEL LEIBOVITZ

A Broken Hallelujah

Rock and roll, rédemption et vie de Leonard Cohen



“Suzanne”, “So Long, Marianne”, “Everybody Knows”... Leonard Cohen est une icône, le maître d’œuvre d’une musique hors du temps. Pour retracer son parcours, Liel Leibovitz invente un nouveau genre de biographie, entre exégèse et exploration spirituelle d’une vie.

Né dans une famille juive canadienne, Leonard Cohen sera poète puis musicien, de Montréal à l’île grecque d’Hydra, du Chelsea Hotel au monastère du Mont Baldy. Il embrassera la poésie de García Lorca, l’érotisme, le judaïsme et le bouddhisme zen, dans une perpétuelle quête de sens.

Liel Leibovitz retourne aux sources de l’inspiration de Leonard Cohen et, par une approche critique originale, en suit les transformations successives. Ayant eu accès aux 140 cartons de ses archives personnelles conservées à l’université de Toronto, Leibovitz s’appuie sur des lettres, des notes, des témoignages de proches et livre même des extraits inédits d’un roman : *Ballet of Lepers*.

Dans les thèmes prophétiques de sa musique, souvent emplie de visions pessimistes et apocalyptiques, dans son humour ravageur aussi, il parvient à déceler des facettes méconnues et parfois provocantes du chanteur.

C’est un portrait vivant, à la fois érudit et émouvant d’une personnalité fascinante, une odyssée habitée par le pouvoir des mots et la grâce des notes de guitare.

Traduit de l’anglais par Silvain Vanot. Édition illustrée. 272 p. 170 x 220 mm. 20 €. Paru en 2017.



LEONARD COHEN EN 1988.
© ALBERTO MANZANO.

ROBERT PALMER

Deep Blues

Mais le blues, c'est rien d'autre qu'une fichue maladie du cœur

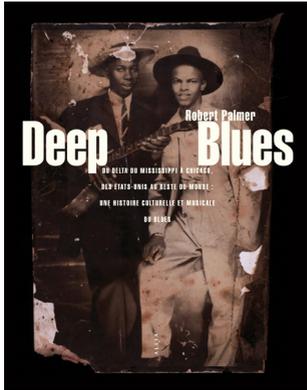
“Les esclaves qu'on mettait au travail dans les champs du Sud provenaient de toutes les régions d'Afrique où sévissait la traite négrière. Que ce soit en chantonnant pour eux-mêmes, en criant des *hollers* d'un bout à l'autre du champ, ou en chantant collectivement pendant les heures de travail ou de culte, ils construisirent un langage musical hybride où se retrouvait la quintessence d'innombrables traditions vocales africaines.”

Deep Blues est le livre définitif sur la musique la plus influente du siècle passé. Le récit de sa genèse se double nécessairement de celui de l'exode. Car raconter l'histoire du Blues revient à raconter celle des esclaves noirs : enlevés d'Afrique, broyés par la ségrégation raciale et exploités dans les plantations, les initiateurs du blues trouvèrent dans la musique leur salut. Certains s'en servirent pour exorciser leurs démons ; d'autres, comme Robert Johnson, n'hésitèrent pas à vendre leur âme au diable.

Dans un style saccadé, lancinant, Robert Palmer restitue la dimension transcendante de cette musique. Si le blues est un genre musical, c'est aussi un état d'esprit, une mystique. C'est la recherche d'une voix singulière pour faire oublier le quotidien sordide et les malheurs sentimentaux.

Digne d'un grand roman américain, *Deep Blues* dévoile une mosaïque de portraits saisissants : Muddy Waters, Robert Johnson... Mais le blues ne saurait se résumer à quelques grands noms. Comme toute musique populaire, il résulte d'une réappropriation continue de son répertoire par de nouveaux musiciens. Le blues, davantage que le reflet d'une vie d'esclave, en constitue plutôt le dépassement : une musique libre qui se passera toujours de propriétaire.

Traduit de l'anglais par Olivier Borre et Dario Rudy Édition illustrée. 384 p. 170 x 220 mm. 25€. Paru en 2020.



A. C. REED, “SNAPPER” MITCHUM, SON SEALS, TONY GOODEN & LACY GIBSON. PHOTOGRAPHE : ERIK LINDAHL.



NIK COHN

Awopbopalooobop Alopbamboom L'âge d'or du rock

“Mon intention en écrivant ce livre était simple : saisir la sensation, la pulsation du rock telle que je l'avais trouvée.” À l'âge de onze ans, Nik Cohn entendit un disque dont les paroles ont changé sa vie. Little Richard hurlait : “Tutti frutti all rootie, tutti frutti all rootie, awopbopalooobop alopbamboom !” Ces mots lui firent l'effet d'une formule magique – le langage du futur. *Awopbopalooobop* fut le premier livre à célébrer ce langage, la quintessence du rock'n'roll. Mais il fut bien plus encore. C'est l'histoire véridique et turbulente d'une époque qui va de Bill Haley à Jimi Hendrix. En racontant toutes sortes d'histoires scandaleuses, en décrivant la musique avec passion et en arrachant les masques, Nik Cohn a inventé sans le savoir un nouveau genre littéraire : la critique rock. “Le résultat, écrit Greil Marcus, n'est pas un affaiblissement de la romance pop, mais, véritablement, son invention littéraire.”

Nik Cohn, fils de l'historien Norman Cohn, est né à Derry (Irlande) en 1946. À seize ans, il quitte l'école et, à dix-sept, débarque à Londres où il devient représentant des chemins de fer dans une agence de voyages. Il ne le restera pas longtemps : on est en 1963, l'année où les Beatles se font connaître et embrasent tout le pays. La fièvre s'empare également du jeune homme. Il devient alors journaliste chez le très sérieux *Observer* puis rédige, en 1969, son premier livre, *Awopbopalooobop Alopbamboom*. Il est aussi l'auteur de romans et nouvelles dont s'inspireront les Who pour leur opéra *Tommy* ou encore le scénariste de *La Fièvre du samedi soir*.

Préface de Greil Marcus. Traduit de l'anglais par Julia Dorner. 288 p. 170 x 220 mm. 18,30 €. Illustrations. Paru pour la première fois en 1999. 3^e édition 2004.

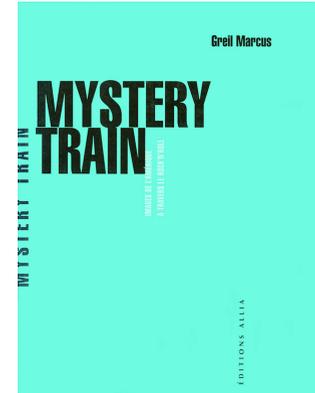
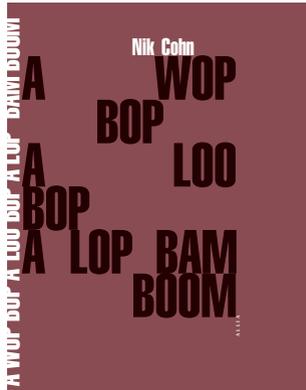
GREIL MARCUS

Mystery Train Images de l'amérique à travers le rock'n'roll

“J'ai essayé d'élargir le contexte dans lequel on écoute la musique, d'analyser le rock non pas comme expression de la jeunesse, ou de la contre-culture, mais de la culture américaine elle-même.” Les artistes sur lesquels Greil a choisi d'écrire sont ceux qui prennent le plus de risques : celui “du désastre artistique (dans le vocabulaire du rock : la prétention), celui de se mettre à dos un public qu'il est plus facile de flatter que de provoquer – leurs ambitions ont beaucoup à voir avec celles que Robbie Robertson avait pour le Band : ‘La musique ne doit jamais être inoffensive.’”

Lors de sa parution en 1975, *Mystery Train* a fait l'effet d'une bombe. C'était la première fois que le rock donnait matière à un ouvrage d'une profondeur et d'une ambition telles. S'il y est question d'artistes tels que Robert Johnson, Elvis Presley ou The Band, ce qui frappe surtout dans ce livre, ce sont les connexions que Greil Marcus établit entre ces musiciens et l'histoire de l'Amérique.

Traduit de l'anglais par Héloïse Esquié et Justine Malle. 432 p. 170 x 220 mm. 18,30 €. Index et illustrations. Paru en 2001.



“Le grand livre fondateur de la critique rock dans les années 1960. Personne n'avait écrit comme ça auparavant, et très peu depuis ont été capables d'égaliser les intuitions étourdissantes de Nik Cohn sur ce qui crée ce parfait mélange de musique et de mystique qu'est le rock.”

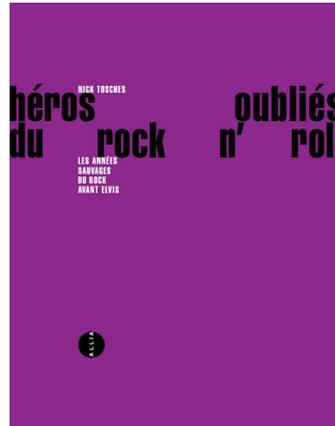
NICK KENT

NICK TOSCHES

Héros oubliés du rock'n'roll

Les années sauvages du rock avant Elvis

Le rock'n'roll n'a pas commencé avec Elvis, c'est ce que montre ici Nick Tosches en offrant un hallucinant tour d'horizon de ces héros obscurs, tous plus déjantés les uns que les autres : Big Joe Turner ("un steak au petit-déjeuner, une fille au déjeuner"), Screamin' Jay Hawkins, Louis Prima ou encore Ming et Ling, les rockers chinois. Bien plus qu'une simple galerie de portraits, ce livre dévoile tout un pan oublié de l'histoire du rock, faite d'excès en tous genres, de musiques furieuses et de ruines soudaines. *Héros oubliés*, probablement le livre le plus drôle et le plus cru de Tosches, a le don de nous faire aimer des artistes dont nous n'écouterons jamais les disques. Il s'achève sur la rencontre avec le frère jumeau d'Elvis, supposé mort à sa naissance. L'auteur n'hésitera pas à comparer son œuvre à une "vallée des rois" pour le culte pharaonique qu'il rend aux artistes oubliés du rock mais aussi à cause du pillage (d'informations...) qu'il a subi, ce qui n'empêche pas l'auteur de l'approuver – le pillage étant l'essence du rock'n'roll.

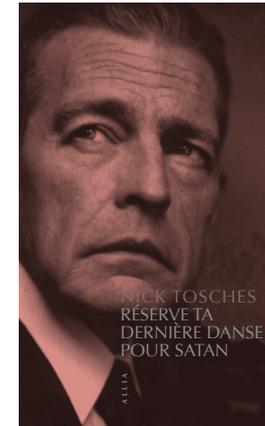


Traduit de l'anglais par Jean-Marc Mandosio. 320 p. 170 x 220 mm. 18,30 €. Index, illustrations et discographie. Paru pour la première fois en 2000, 2^e édition 2008.

NICK TOSCHES

Réserve ta dernière danse pour Satan

Nick Tosches nous entraîne dans les débuts de l'industrie du rock'n'roll, soit aux États-Unis dans les années 1950. Il relate magouilles et autres règlements de compte mafieux. Préférant toujours se consacrer aux fortes personnalités trop peu célébrées, il désacralise avec un plaisir non dissimulé les icônes tels Elvis Presley ou les Beatles qu'il n'hésite pas à qualifier de "groupe de filles idiot avec des organes génitaux mâles". Il explore avec l'acuité du journaliste et la langue emportée de l'écrivain les coulisses d'une industrie qui a laissé derrière elle de grands musiciens aujourd'hui injustement méconnus. Truffé d'anecdotes, ce panorama littéraire de la scène rock présente les qualités d'un véritable documentaire, sans en suivre la neutralité : le ton irrévérencieux y est savoureux.



"C'était une sacrée époque, on l'aura compris. Mais comme Héraclite, le plus grand des agents de promotion de la pensée pré-socratique, l'a dit il y a longtemps : rien ne demeure. En 1980, quand Freddy était le manager de Madonna et que les gladiateurs du cunnilingus avaient remis leurs toges depuis longtemps, le Geator avec le Heater semblait au tapis : embarqué pour port d'armes, puis arrêté dix mois plus tard pour avoir, dit-on, tenté d'écraser un flic qui contrôlait la circulation sur une route en travaux."

Traduit de l'anglais par Hélène Frappat. 128 p. 100 x 170 mm. 6,20 €. Paru en 2012.

NICK TOSCHES

Hellfire

“Je veux que les choses soient bien claires. *Hellfire* de Nick Tosches est le plus beau livre jamais écrit sur un interprète de rock’n’roll, il est sans égal. Mais il est loin de n’être que cela. Tôt ou tard, *Hellfire* sera reconnu comme un classique américain.” Ainsi s’ouvre la préface du livre le plus célèbre, et peut-être le chef-d’œuvre de Nick Tosches. Cette biographie de Jerry Lee Lewis est plus proche d’un roman de Faulkner que des pesantes compilations de documents qui constituent habituellement les biographies dites “à l’américaine”.

GREIL MARCUS

“Je veux que les choses soient bien claires. *Hellfire* de Nick Tosches est le plus beau livre jamais écrit sur un interprète de rock’n’roll, il est sans égal. Mais il est loin de n’être que cela. Tôt ou tard, *Hellfire* sera reconnu comme un classique américain.” Ainsi s’ouvre la préface, par Greil Marcus, du livre le plus salué de Nick Tosches. Cette biographie de Jerry Lee Lewis est plus proche d’un roman de Faulkner que des pesantes compilations de documents qui constituent habituellement les biographies dites “à l’américaine”.

Élevé dans le Sud profond et marqué par les prédicateurs pentecôtistes, Jerry Lee Lewis est persuadé que le rock est la musique du Diable et qu’il sera damné. Sa vie chaotique (alcool, drogues, bigamie, tentative d’homicide), autant que la puissance de sa musique firent de celui que l’on surnomme le “Killer” l’incarnation même du rock’n’roll. Le scandale provoqué par l’annonce de son mariage avec sa cousine de treize ans (sans qu’il ait pris la peine de divorcer de son épouse précédente) interrompit brusquement son ascension. Sombre, terrifiante, la fin de sa vie n’est qu’une suite d’arrestations, de divorces, de deuils. Ce destin digne d’une tragédie antique a inspiré à Nick Tosches un livre d’une paradoxale sobriété, dense, concis, écrit dans un style biblique en parfait accord avec son sujet.

Élu meilleur ouvrage sur la musique dans *The Guardian*, *Hellfire* fait dire au journaliste Sean O’Hagan : “Quand *Hellfire* de Nick Tosches fut publié pour la première fois, il fut salué par le magazine *Rolling Stone* comme la meilleure biographie du rock’n’roll. Cette distinction tient toujours.”

Traduit de l’anglais par Jean-Marc Mandosio. 240 p. 170 x 220 mm. 18,30 €. Index, illustrations et discographie. Paru pour la première fois en 2001. 2^e édition 2008.

GREIL MARCUS

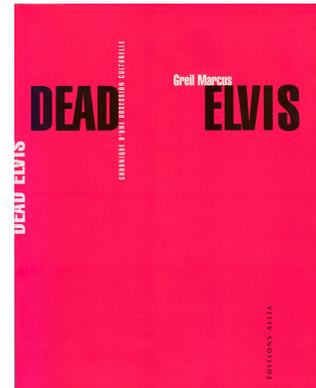
Dead Elvis

Chronique d’une obsession culturelle

De son vivant, Presley a révolutionné la musique populaire et bouleversé la société américaine tout entière. Les choses ne se sont pas arrêtées à sa mort. Au contraire, depuis son overdose en 1977, sa figure hante et travaille encore l’Amérique. On a tout dit, tout imaginé, depuis la thèse de son enlèvement par des extraterrestres jusqu’à la commercialisation de portions alimentaires conçues à partir de son corps prétendument déterré. Il est, véritablement, un des authentiques mythes du xx^e siècle. Ce mythe, Greil Marcus entreprend ici de le décrypter en analysant ses composantes : le prodige aux racines judéo-indiennes ; le militaire, le beau gosse, celui qui frisa la pédophilie avec une collégienne de quatorze ans, sauvé in extremis du scandale par le mariage ; le pauvre accédant à la richesse à vingt-deux ans à peine ; le manant devenu le King ; son rêve frustré d’acteur ; l’amateur d’armes à feu ; l’alcoolique ; le camé ; le boulimique ; le milliardaire sombrant dans la déchéance physique ; enfin, et surtout, le chanteur blanc qui chante comme un noir.

Livres, photos, déclarations et extraits de presse à l’appui (“Une statue d’Elvis Presley retrouvée sur Mars”, titrait le *Sun* du 20 septembre 1988), Greil Marcus nous offre un voyage à la fois hilarant et effrayant au cœur de l’inconscient américain. L’auteur aborde merveilleusement son projet, sans nulle condescendance ni ironie. Il est pour lui, au même titre qu’Herman Melville un des plus grands créateurs américains, celui dont la voix, à elle seule, renvoie l’Amérique face à elle-même et à son subconscient. *Dead Elvis* réalise le tour de force d’être le livre le plus drôle jamais écrit sur Presley et celui qui prend son sujet le plus au sérieux.

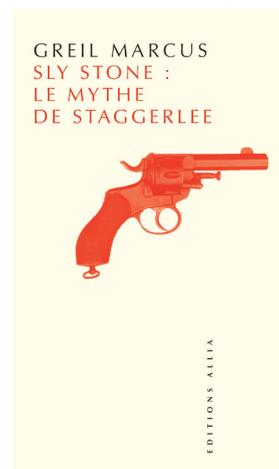
Traduit de l’anglais par Justine Malle. 256 p. 170 x 220 mm. 18 €. Index et illustrations. Paru en 2003.



GREIL MARCUS

Sly Stone. Le mythe de Staggerlee

Greil Marcus évoque le parcours de Staggerlee, brigand noir américain, devenu, par sa prise totale de liberté, un véritable mythe de la révolte afro-américaine. Marcus montre comment sa figure hante toute la culture noire du xx^e siècle, depuis les blues les plus anciens jusqu'aux combats des Black Panthers et aux rappeurs d'aujourd'hui, en passant par le légendaire Sly Stone, leader du



groupe de funk des années 1960 et 1970, Family Stone. Sly and The Family Stone se sont fait connaître en pratiquant un mélange de funk, de soul et de rock psychédélique. Particulièrement actif entre 1967 et 1975, le groupe a eu une influence considérable sur de nombreux artistes, notamment grâce à son approche multiraciale, dans une Amérique où musiques blanches et noires étaient encore très cloisonnées. Le groupe est ainsi considéré comme l'un des premiers de l'histoire du rock à avoir compté parmi ses membres des personnes d'origines ethniques différentes.

“Greil Marcus est tout simplement sans égal. Pas seulement en tant qu'écrivain sur le rock, mais en tant qu'historien de la culture.”

NICK HORNBY

Sly Stone. Le mythe de Staggerlee est un chapitre extrait de *Mystery Train*. Traduit de l'anglais par Guillaume Godard. 144 p. 100 x 170 mm. 6,20€. Paru en 2000.

NIK COHN

Je suis toujours le plus grand dit Johnny Angelo

“Je suis le plus grand, dit Johnny Angelo, et à vingt-quatre ans, il roulait dans une Cadillac dorée. Chaque fois qu'il arrivait dans une ville, il mettait son costume en velours doré, ses chaussures en daim dorées, et ses cheveux descendaient jusqu'aux épaules. Debout sur le toit de sa Cadillac, il saluait, souriait et envoyait des baisers, et il était entouré de motards en cuir noir sur des bécanes noires, qu'on appelait les Vengeurs Indomptables. Derrière la Cadillac dorée venait une longue limousine noire où prenaient place les intimes de Johnny, Catsmeat et Yolande, son coiffeur, son masseur et son valet, son astrologue et son entraîneur de tennis, plus un assortiment de très jeunes starlettes.”

Ce deuxième roman de Nik Cohn, publié alors qu'il avait 21 ans, lui a été inspiré par le chanteur texan P. J. Proby qu'il avait rencontré lors d'une interview. Cohn y retrace le parcours d'une rock star déjantée, de son enfance jusqu'à son statut de star divine, puis à sa fin épique. Selon l'aveu même de l'auteur, le livre constitue son “hymne à la mythologie du rock, dans tous ses excès glorieux et démentiels”. David Bowie se serait inspiré de ce personnage pour Ziggy Stardust.



“Je suis le plus grand, dit Johnny Angelo, et à vingt-quatre ans, il roulait dans une Cadillac dorée. Chaque fois qu'il arrivait dans une ville, il mettait son costume en velours doré, ses chaussures en daim dorées, et ses cheveux descendaient jusqu'aux épaules. Debout sur le toit de sa Cadillac, il saluait, souriait et envoyait des baisers, et il était entouré de motards en cuir noir sur des bécanes noires, qu'on appelait les Vengeurs Indomptables. Derrière la Cadillac dorée venait une longue limousine noire où prenaient place les intimes de Johnny, Catsmeat et Yolande, son coiffeur, son masseur et son valet, son astrologue et son entraîneur de tennis, plus un assortiment de très jeunes starlettes.”

Traduit de l'anglais par Julia Dorner. 64 p. 100 x 170 mm. 6,20€. Paru en 2002.

JOE BOYD

White bicycles

Né à Boston en 1942, il devint l'éminence grise de la scène musicale des sixties. Encore étudiant à Harvard, il s'improvise programmateur de l'immense bluesman Lonnie Johnson, qui, oublié, travaillait dans un restaurant de Philadelphie. Ce fut son premier coup d'éclat. Par la suite, il organisera des concerts pour les grands du jazz : Roland Kirk, Coleman Hawkins, Miles Davis et Thelonious Monk, et apprendra à gérer ces personnalités pour le moins complexes. Curieux de toutes les formes musicales populaires, il assiste aux prémices de la scène folk et branche lui-même la guitare électrique de Bob Dylan lorsque celui-ci crée le scandale au Festival de Newport en 1965. Il fut ensuite une des figures centrales de l'underground londonien, fondant le club *UFO* (OVNI en français) et participant aux excès en tout genre, caractéristiques de la période. Producteur du premier disque de Pink Floyd, il fut également le découvreur de Nick Drake, Fairport Convention, l'Incredible String Band et bien d'autres. En 1971, Joe Boyd revient aux États-Unis pour diriger le département musique des studios Warner et assiste alors au déclin de nombre de ces artistes séduits par les drogues, proches de différentes sectes. La déchéance des sixties est bel et bien là. Pourtant, si l'auteur tente de montrer l'innovation apportée par ces années, il ne cède pas à la nostalgie. Sans jamais jouer à l'ancien combattant, avec un humour et un sens de l'autodérision prononcés, il dévoile grâce à une foule d'anecdotes et de portraits les rouages de l'industrie musicale et offre le tableau le plus juste de ces années.

Traduit de l'anglais par Camille Chambon. Inédit. 388 p. 170 x 220 mm. 20 €. Index et illustrations. Paru en 2008.



“Les années 60 furent selon Joe Boyd une véritable “parenthèse enchantée”, théâtre d’un idéal philanthropique, à l’image de ces bicyclettes blanches mises gratuitement à disposition du public à Amsterdam en 1965 : chacun pouvait s’en servir puis les abandonner n’importe où en ville. Cet idéal, Joe Boyd le vécut à travers la musique.”



NICK DRAKE AU PIANO, 1968.

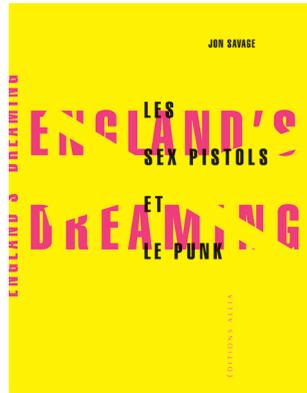


RÉPÉTITIONS EN COULISSES, ANGLETERRE, 1964 : OTIS SPANN, MUDDY WATERS, BROWNIE MC GHEE, SONNY TERRY.

JON SAVAGE

England's Dreaming Les Sex Pistols et le punk

“Pendant 1976 et 1977 le punk a rassemblé des stylistes originaires de banlieue, des victimes de Bowie, des adolescents fugueurs, des radicaux endurcis des années 60, des gays hommes et femmes, des artistes, des poupées de discothèque, des criminels, des drogués, des prostituées de toutes les confessions, des hooligans, des intellectuels, des obsédés du gros beat, des parias de toutes les classes sociales. Le punk exigeait une implication que beaucoup de fans de pop et autres obsédés n'étaient pas prêts à donner; et, en vérité, les dangers d'une telle esthétique sombre commencèrent à se faire sentir en nombre de morts, en dépendance aux drogues, en cynisme – un nuage noir qui en a hanté beaucoup depuis. Il y avait cet horrible élan vers la destruction tête la première, conscient de lui-même.”



Jon Savage est né, vit et travaille à Londres. Auteur d'une biographie des Kinks, il a coédité avec Hanif Kureishi *The Faber Book of Pop*. *England's Dreaming* a reçu en 1993 le Ralph J. Gleason Music Book Award. Formidablement documenté et illustré, il est le livre de référence sur l'histoire du punk. Savage, qui a rencontré et longuement interviewé tous les protagonistes du mouvement, a construit à partir de ce matériau un récit qui se lit d'une traite. Cette histoire du punk a été classée quatrième des cinquante meilleures biographies du rock'n'roll dans *The Guardian*.

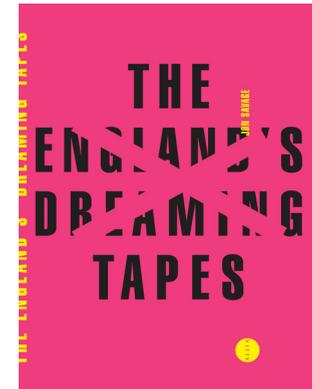
Principalement axé sur l'aventure chaotique et scandaleuse des Sex Pistols, leur ascension fulgurante et leur déclin tout aussi brutal, *England's Dreaming* n'en évoque pas moins bien d'autres groupes; certains sont célèbres, comme les Clash, d'autres sont complètement tombés dans l'oubli. Dépassant le simple cadre de la critique rock, c'est une véritable révolution culturelle que raconte Jon Savage, montrant comment le mouvement punk a bouleversé non seulement le rock, mais toute l'industrie musicale et, au-delà, la société anglaise dans son ensemble.

Traduit de l'anglais par Denys Ridrimont. Inédit. 688 p. 170 x 220 mm. 30 €. Index, illustrations et discographie. Paru en 2002, 2^e édition 2005.

JON SAVAGE

The England's Dreaming Tapes

Voici tous les matériaux bruts, en particulier les interviews, qui ont permis à Jon Savage de composer sa grande histoire du punk britannique, *England's Dreaming*. Une source inépuisable, fondamentale, qui restitue la parole des grands protagonistes phares de cette aventure pop : Malcolm McLaren, Johnny Rotten et Joe Strummer, mais également d'autres moins connus mais qui ont largement contribué à l'effervescence du mouvement, comme le mystérieux Warwick “Wally” Nightingale, aujourd'hui décédé. Les informations les plus confidentielles fourmillent dans ces propos libérés. Elles prennent aux tripes comme elles éclairent sur les différences entre punk britannique et punk américain. Pour les Britishs, les Américains n'ont jamais fait de politique. Le livre met également en relief l'envers du décor (fascistes chics, grossièreté, violence gratuite), souvent passé sous silence. Sid Vicious apparaît comme le plus vulgaire et violent, dès lors qu'il est devenu un Sex Pistol. Deux récits sur sa mort sordide, l'un du photographe Joe Stevens, l'autre de sa mère, transcrivent le moment où son côté obscur devint visible. Une somme qui met un point final et va devenir le livre culte concernant la musique, la mode et l'attitude de ce phénomène incendiaire qu'aura été le punk.

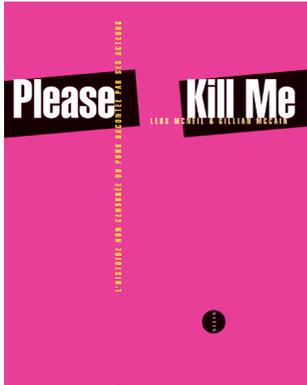


Traduit de l'anglais par Alizé Meurisse. Inédit. 736 p. 170 x 220 mm. 30,40 €. Index et illustrations. Paru en 2011.

LEGS MC NEIL & GILLIAN MC CAIN

Please Kill Me

L'histoire non censurée du punk racontée par ses acteurs



Legs McNeil est né et a grandi dans le Connecticut, où il est toujours interdit, de nos jours, de vendre de l'alcool après 8 heures du soir. Adolescent, il doit en conséquence partir à New York pour étancher sa soif. En 1975, à 18 ans, il fonde le mythique fanzine *Punk*. Dans les années 80, il travaille comme rédacteur en chef pour le magazine *Spin*. Il vit désormais seul à New York et boit du Pepsi. Gillian McCain s'est occupée dans les années 70 du "Poetry Project" de St. Mark's Church à New York, qui, entre autres, révéla Patti Smith. Elle vit à New York.

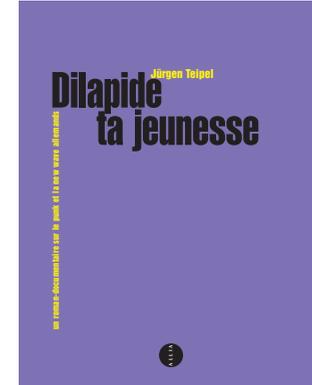
Please Kill Me est le fruit de centaines d'heures d'entretiens avec ceux qui ont animé l'un des mouvements culturels et musicaux les plus détonants de la fin du xx^e siècle : le punk-rock américain. Réalisé sous forme de montage nerveux, extrêmement vivant et souvent impitoyablement drôle ou tragique, ce livre dans lequel les voix se répondent rarement pour s'accorder nous offre une plongée incroyable dans la vie quotidienne pleine de bruit et de fureur, de drogues, de catastrophes, de sexe et de poésie (parfois) du Velvet Underground, des Stooges d'Iggy Pop, du MC5, des New York Dolls et des Heartbreakers de Johnny Thunders, de Patti Smith, de Television, de Blondie et de dizaines d'autres. Avec leur gouaille et leur verve redoutables ou leur humour pince-sans-rire, les acteurs ressuscitent pour nous les anecdotes les plus délirantes, font revivre ces personnages attachants et/ou détestables, à tel point qu'on a l'impression de partager avec eux ce quotidien insensé, qu'on étouffe de rire à l'évocation des frasques d'un Iggy Pop déchaîné ou d'un impayable Dee Dee Ramone, ou qu'on ravale ses larmes à celle de la fin calamiteuse d'un Johnny Thunders ou d'un Jerry Nolan.

Traduit de l'anglais par Héloïse Esquié. 632 p. 170 x 220 mm. 25€. Illustrations. Paru en 2006, 2^e édition 2008.

JÜRGEN TEIPEL

Dilapide ta jeunesse

Un roman-documentaire sur le punk et la new wave allemands



"Les dadaïstes nous auraient kiffés." Dérouter, ne jamais se répéter, être différent et maître de sa destinée, grandioses aspirations des punks allemands. Ceux qui en furent les acteurs à la fin des années 70 et au début des années 80 relatent cette expérience marquante et leur déchéance dans la violence, le masochisme, la drogue et l'alcool. Mille heures d'entretiens avec les membres des groupes DAF, Fehlfarben, Der Plan, Charley's Girls, Mittagspause, Einstürzende Neubauten, s.Y.P.H., Malaria!, Nina Hagen ou encore Palais Schaumburg, qui révèlent combien la déferlante punk a aussi été, dans sa force autodestructrice même, un élan vital et hautement créatif. Bref, modestement dit par Andrew Unruh, percussionniste des Neubauten : "Celui qui dort loupe plein de trucs."

Né en 1961 à Kulmbach en Bavière, Jürgen Teipel part en concert, à vingt ans, avec Malaria!, Wirtschaftswunder ou encore les Toten Hosen. Il écrit pour différents journaux ou magazines, dont *Tempo*, *Zeit* et *Rolling Stone*. *Please Kill Me* de Legs McNeil et Gillian McCain lui a donné envie de composer un recueil similaire sur le punk en Allemagne, que voici.

Traduit de l'anglais par Guillaume Ollendorff. 448 p. 170 x 220 mm. 25€. Paru en 2010.

"Le premier gars m'a carrément laissée à la table de mixage en pensant : "Elle sait le faire." Je n'en avais encore jamais touché. Et c'était quand même pour un gros truc. J'ai pu mixer Joan Baez et des choses du genre, même si je trouvais le plus souvent la musique cruellement nulle. Avec les hippies je n'arrivais à rien. C'était trop endormi, pas assez énergique. En plus, dans ce genre de milieu, les femmes étaient considérées comme des groupies. J'ai toujours aimé la technique, mais je trouvais qu'on ne me prenait jamais au sérieux. J'ai fait deux ou trois jobs et je me suis dit : "Ça ne va pas. Je vais faire ça différemment."

MICHAEL BOEHLKE & HENRYK GERICKE

too much future

Le punk en république démocratique allemande

RDA, années 70, l'avènement du punk provoque un raz-de-marée, un frisson salvateur, euphorisant. Nul besoin de savoir jouer de la musique pour être punk et hurler sa haine contre l'État: il suffit de se cisailer les cheveux et déchirer ses vêtements. Mais cela suffit, aussi, pour être considéré comme un ennemi de l'intérieur. La Stasi, police d'État de la République Démocratique Allemande, traque, poursuit, interroge, emprisonne et bannit les punks, tant ils forment un vent contraire à la politique répressive d'un État pourvoyeur d'avenirs programmés. Protagonistes de ce soulèvement, Michael Boehlke et Henryk Gericke rendent compte de la formation de ces groupes,

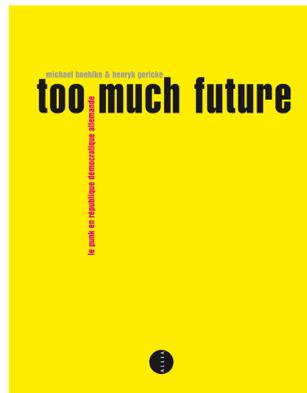
des amitiés nouées, de la débauche des concerts clandestins, ainsi que de l'étonnante complicité des Églises luthériennes. Ces textes et entretiens dévoilent le devenir des punks dans une société dont la politique a tout mis en oeuvre pour éradiquer l'image de liberté qu'ils promulguaient.

Nés en 1964, Michael Boehlke et Henryk Gericke ont tous les deux été chanteurs dans différents groupes punks de l'Allemagne de l'Est (Planlos, NVA). Boehlke est aujourd'hui journaliste et réalisateur de films documentaires sur le sujet. Après avoir appris la reliure, été imprimeur et travaillé dans un cabinet d'architecte, Gericke écrit des articles, des essais et des poésies, et est parfois DJ.

Traduit de l'anglais par Nelly Fourment. Inédit. 192 p. 170 x 220 mm. 15€.
Paru en 2010.

Traduit de l'anglais par Nelly Fourment. Inédit. 192 p. 170 x 220 mm. 15€.
Paru en 2010.

“Les Sex Pistols s'étaient dissous à peine avions-nous découvert leur existence; et pourtant leurs hymnes et les textes qu'ils débitaient avec mépris pulvérisaient, tout du moins à nos yeux, le mélange assommant de chanteurs ringards et de musiques militaires dans lequel nous baignions.”



I. G. W., MEX&SCHNEIDER, 1984/ARCHIVES SASKIA KLEMM

SIMON REYNOLDS

Rip it up and Start again Postpunk 1978-1984



“Je suis presque totalement passé à côté du punk.(...) J’ai bien en mémoire de vagues images de punks aux cheveux hérissés figurant sur les doubles pages du supplément dominical en couleur mais sinon, rien.”

Rip It Up and Start Again (“Déchire tout et recommence”) raconte l’histoire de la musique “post-punk” entre 1978 et 1984, soit de la séparation des Sex Pistols à l’explosion de MTV. C’est celle d’une Angleterre où émerge, après la tornade punk de 1977, une multitude de groupes qui veulent à tout prix s’écarter du chemin “rétro-rock” pour s’ouvrir aux musiques noires et électroniques. Ce sont des artistes comme PiL, Devo, Joy Division, Talking Heads, Gang of Four ou Cabaret Voltaire. C’est aussi l’histoire de villes américaines en résistance, New York, San Francisco ou Cleveland, où les musiciens viennent souvent des milieux artistiques d’avant-garde et envisagent leur travail comme un instrument de lutte contre l’idéologie culturelle et esthétique qui domine leur pays. Des groupes qui, des deux côtés de l’Atlantique, jouent le jeu de l’expérimentation sonore, graphique, vestimentaire, théorique, voire économique lorsqu’ils en viennent à prendre un virage pop. C’est d’ailleurs autour de ce crucial problème du “compromis” commercial que s’articule *Rip It Up and Start Again*.

Rip It Up and Start Again constitue le premier document exhaustif sur une des périodes (si ce n’est la période) les plus riches et excitantes de l’histoire du rock, bien au-delà des tubes pour minets et de quelques succès éphémères. Il s’agit d’un ouvrage de référence pour repenser un rock qui s’épuise à force de se parodier. Simon Reynolds est né en 1963 à Londres. Rédacteur au *Melody Maker* durant les années 80, il collabore à présent au *New York Times*, au *Guardian* et à *Rolling Stone*. Il est l’auteur de *Blissed Out: the Rapture of Rock*, *The Sex Revolts* et *Energy Flash*.

Traduit de l’anglais par Aude de Hesdin et Étienne Menu. Inédit. 672 p. 170 x 220 mm. 25€. Index et illustrations. Paru en 2007, 2^e édition 2014.



JOY DIVISION

JON SAVAGE

Le reste n'était qu'obscurité C'était le chaos, pas vrai ?

“Ian avait un tempérament explosif: il était la politesse et l'amabilité incarnées et, soudain, vers la troisième chanson, vous remarquez que quelque chose chez lui avait changé et il se mettait à démonter la scène, à arracher les lattes du plancher et à les lancer sur le public. Il terminait le set complètement surexcité. On finissait de jouer et il était là, couvert de sang, à se demander: 'Putain, qu'est-ce qui s'est passé?'”



Traduit de l'anglais par Julien Besse. 368 p. 170 x 220 mm. 22 €. Édition illustrée. Paru en 2020.

MARTIN ASTON

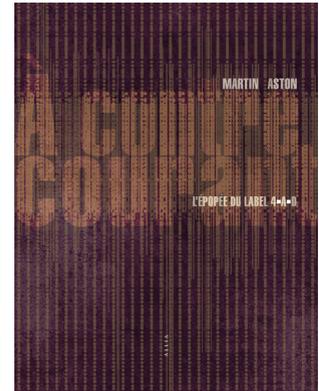
À contre courant, l'épopée du label 4-A-D Le défi, c'est d'être accroché au même rêve.

4AD est un label légendaire. Créé en 1980 à Londres, en pleine effervescence du post-punk, de la new wave et du rock indépendant, il est l'emblème de la scène alternative des deux décennies suivantes. 4AD, c'est d'abord la figure mythique et énigmatique d'Ivo Watts-Russell, découvreur de groupes cultes. En citer quelques noms suffit à donner le vertige: Nick Cave et The Birthday Party, Dead Can Dance, Pixies ou encore Cocteau Twins. Mais au son s'ajoutent les images: les pochettes saisissantes signées Vaughan Oliver, identifiables au premier coup d'œil. Cette alliance entre musique novatrice et graphisme racé a forgé l'esthétique farouchement singulière d'un label exceptionnel.

Pour Martin Aston, écrire ce livre l'aura autant “captivé que submergé, documentant non seulement un label musical visionnaire mais une époque tout entière”. Rien n'est oublié: des seconds couteaux aux protagonistes principaux, tous sont convoqués pour retracer minutieusement l'histoire de cette épopée extravagante, de 1980 jusqu'à la première décennie des années 2000. Loin d'une somme réservée aux connaisseurs, cette chronique immersive et frénétique restitue l'énergie ardente du label au travers d'anecdotes, glanées au fil de plus d'une centaine d'interviews.

L'histoire de 4AD et de son succès est aussi celle d'un moment charnière dans l'histoire du rock, le passage douloureux et contradictoire de l'underground au mainstream. À une époque où la musique souffre toujours de l'industrialisation contre laquelle le label se dressait dès ses débuts, son héritage reste une source intacte d'inspiration. Plus de quarante ans après, 4AD demeure percutant, mystérieux, magnétique. À contre-courant, définitivement.

Traduit de l'anglais par Éric Tavernier. 722 p. 170 x 220 mm. 30 €. Paru en 2022.

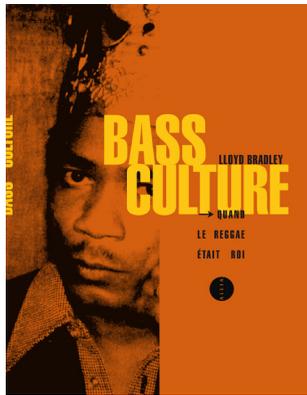


LLYOD BRADLEY

Bass Culture Quand le reggae était roi

“Ça fait longtemps que l’on attendait un livre comme *Bass Culture*, mais cela en valait la peine. C’est un livre qui prend la musique populaire de cette petite île des Caraïbes et la traite aussi sérieusement et intellectuellement que n’importe quelle forme musicale, mais ne perd jamais de vue l’esprit, la force et la joie qui entrèrent dans sa conception. Un livre qui sait que le reggae est une affaire sérieuse mais n’oublie jamais que vous devez pouvoir danser dessus. La musique reggae a enfin le livre qu’elle mérite.”

PRINCE BUSTER



Né à Londres en 1955, Lloyd Bradley est considéré comme le meilleur connaisseur de la musique jamaïcaine. Dès l’adolescence, il a fréquenté les sphères des *sound systems* du nord de Londres, avant de posséder son propre sound, le *Dark Star System*, vers la fin des années soixante. Ces vingt dernières années, il a écrit sur la musique pour un grand nombre de journaux et de magazines, notamment pour *NME*, *Black Music Magazine*, *The Guardian*, *GQ* et *MOJO*. Avec *Bass Culture*, Lloyd Bradley livre l’histoire passionnante et passionnée de la musique jamaïcaine, avec ses arrière-plans sociologique, politique, économique et spirituel, depuis les *sound systems* des années cinquante en passant par le ska et le rocksteady, jusqu’à l’explosion de Bob Marley et au-delà. Il y analyse l’évolution musicale d’un genre qui, prenant sa source dans le calypso, va acquérir son autonomie et devenir l’une des formes les plus originales et fécondes de la musique populaire contemporaine. Tous les grands protagonistes de cette aventure donnent ici leur témoignage : Prince Buster, Horace Handy, Bunny Lee ; on y croise les figures mythiques de Lee “Scratch” Perry, Peter Tosh, Jimmy Cliff et bien d’autres. Au delà de la musique, c’est une culture paradoxale qui est ici décrite, aussi bien en Jamaïque qu’en Angleterre, où se mêlent extrême violence (les combats de rue des *rude boys*) et profonde spiritualité.

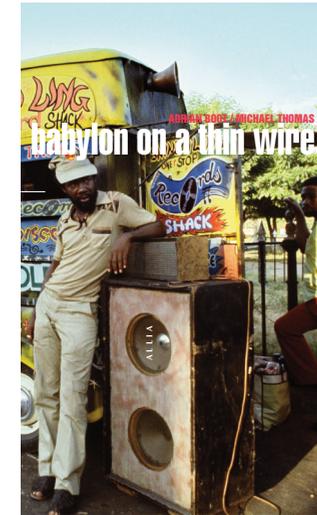
Traduit de l’anglais par Manuel Rabasse. 640 p. 170 x 220 mm. 23 €. Index et illustrations. Paru en 2005, 2^e édition 2017 .

ADRIAN BOOT & MICHAEL THOMAS

Babylon on a thin Wire Il était une fois la Jamaïque

Des flingues, de l’herbe, des gangsters, la CIA, des intrigues politiques, des morts, des rastas mystiques, le tout sous les tropiques et sur fond, bien sûr, de musique reggae. Dans les années 1970, la Jamaïque, c’est l’ennui et, surtout, la peur. Bob Marley lui-même n’échappe pas à cette réalité. Quand on lui demande comment un rasta issu des bidonvilles ose s’afficher au volant d’une BMW, il ne se démonte pas : “BMW, c’est une caisse conçue pour moi, c’est l’abréviation de Bob Marley and the Wailers.” Les Jamaïcains découvrent dans le mouvement rasta une échappatoire dans une société schizophrène, l’île connaissant un fort taux de chômage. *Dreadlocks* et kilos de ganja ne représentent que les pendants de l’angoisse sourde qui envahit de part en part la Jamaïque. Les rastas ont coutume de dire “Babylon on a thin wire”, tant le pays est au bord de l’implosion. Dans le même temps, c’est là que s’enracinent le reggae, le ska et les *sound systems*. On apprend beaucoup sur la musique, sur l’industrie du disque, sur les conflits post-coloniaux et jusqu’aux expressions locales, des plus savoureuses.

Traduit de l’anglais par Vincent Tarrière. 96 p. 100 x 170 mm. 6,20 €. Édition bilingue et illustrée disponible chez Patate Records. Paru en 2012.



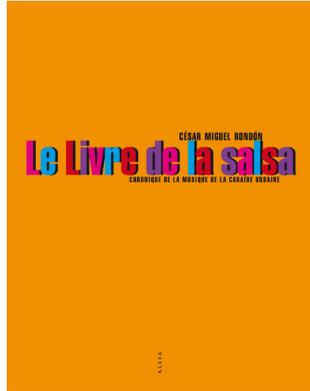
“Prouver que l’on peut courir plus vite ou sauter plus haut ou baiser plus longtemps ou fumer plus de drogue ou débattre d’un point de détail quelconque avec plus de machiavélisme et de crânerie qu’autrui, rester de marbre en toutes circonstances et ne jamais montrer la moindre faille, au point de pouvoir arrêter la circulation par la seule autorité qui émane de sa personne et tuer les mouches par la férocité et l’intensité de son regard – être la plus cool et la plus dangereuse et la plus raffinée des petites frappes sur Beeston Street – telle est l’épreuve de force quotidienne des rude boys. On appelle ça la pression.”

CÉSAR MIGUEL RONDÓN

Le Livre de la salsa

“La musique populaire doit être analysée dans son contexte global, on peut difficilement en mesurer la valeur depuis une perspective strictement musicale sans s’intéresser au cadre de vie de la communauté qui la produit et qui en jouit. Et c’est elle, au bout du compte, qui importe : la musique peut être d’une qualité exceptionnelle, mais si le public qui la justifie ne s’identifie pas pleinement avec elle, elle perd de son importance et reste sans effet. Par conséquent, pour comprendre la salsa, il faut aussi comprendre tout le spectre social et culturel pour lequel elle fut créée.”

Le Livre de la salsa est devenu un livre culte pour tous les adeptes des musiques caribéennes à travers le monde. Ample chronique de la salsa et de sa galaxie (son, boogaloo, bolero...), il nous embarque dans ses voyages incessants, de New York à Cuba, de Porto Rico au Venezuela. Érudit, porté par un véritable souffle narratif, il en retrace l’histoire, les transformations, les grandes figures, de sa naissance à ses rencontres avec les musiques nord-américaines.



C’est aussi la déclaration d’amour d’un passionné envers une musique en mutation permanente, devenue mondialement populaire, à la fois solaire, festive et mélancolique. Une musique qui, en parlant d’amour, de la vie quotidienne des communautés dont elle est issue, a prouvé que la légèreté peut nourrir des formes de résistance politique et sociale. Loin des clichés, Rondón nous plonge dans l’incomparable creuset en fusion qu’est la Caraïbe, dans toute sa diversité sociale,

ethnique et culturelle.

L’écrivain cubain Leonardo Padura, lui-même admirateur fervent du livre, le considère comme l’un des textes les plus éclairants pour comprendre la Caraïbe et ses métissages, “l’un de ces livres que l’on aurait aimé non pas écrire – ce serait trop – mais vivre”.

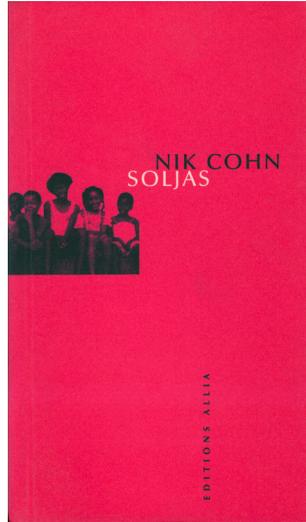
Traduit de l’espagnol par Maxime Bisson. 624 p. 170 x 220 mm. 28 €. Édition illustrée. Paru en 2023.



NIK COHN

Soljas

“Lawrence leva les mains en l’air, quatre doigts tendus sur l’une, deux sur l’autre. Mais il dansait, il faisait sombre, et les Blacks ne purent voir que le pouce de la main aux quatre doigts levés était replié. Ils comprirent “septième arrondissement”. Alors ils lui mirent une balle dans la tête, une autre dans la poitrine, et une dans le ventre. Aux yeux des soljas, l’incident était regrettable, mais pas tragique. Peu d’entre eux voyaient à long terme; ils vivaient au jour le jour.”



Les soljas, ce sont les “soldiers”, les soldats, nom que se donnent eux-mêmes ces enfants et adolescents noirs qui traînent en bandes rivales dans les rues de La Nouvelle-Orléans, et dont l’espérance de vie ne dépasse guère les 20 ans. Lorsque l’un d’entre eux se fait tuer, il a sa photo sur le tee-shirt de ses copains. À travers les destins croisés d’une petite frappe, d’un chanteur de rap parvenu au sommet et d’un enfant qui essaie d’échapper à la carrière toute tracée de dealer, Nik Cohn dresse le portrait à la fois terrifiant et plein d’humour du microcosme de La Nouvelle-Orléans tel que le reflète à sa manière le rap.

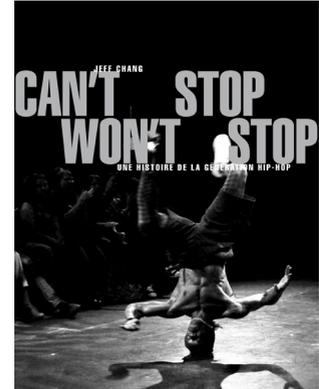
Traduit de l’anglais par Julia Dorner. Inédit. 64 p. 100 x 170 mm. 6,10 €. Paru en 2002.

JEFF CHANG

Can’t Stop Won’t Stop Une histoire de la génération hip-hop

Plus qu’une histoire du rap à proprement parler, *Can’t Stop Won’t Stop* (d’après la devise du fameux gang des Crips) est avant tout le récit d’une génération et de ses combats menés afin d’être reconnue par une société qui aurait voulu la réduire au silence. Fort de centaines d’entretiens et de recherches minutieuses, Jeff Chang examine à la loupe les quatre phénomènes principaux qui ont fondé son expression : les MC’s (Masters of Ceremony), les DJ’s, la breakdance et l’art du graffiti. Remontant aux origines, parfois anciennes, de ces mouvements (les block parties de Kool Herc, inspirées de sa Jamaïque natale), il retrace la saga d’Afrika Bambaataa, qui rendit le hip-hop populaire dans le monde entier et créa la “Zulu Nation”. Il analyse les avatars du “Message” jusqu’à l’apparition du rap “new school” de la East Coast (Run DMC, puis Public Enemy et KRS-1 : les plus politisés). La deuxième partie du livre se consacre davantage à la West Coast qui voit l’émergence du gangsta rap avec Niggers With Attitude, revers vitriolé des grands discours moralisateurs à la Chuck D. Il montre comment ces jeunes, considérés comme “dangereux” par le gouvernement, allaient reprendre cette image et l’intensifier à plaisir dans un équilibre inédit entre beats voluptueux, flow salace et description brute de la vie dans le hood (le quartier). Jeff Chang ne cache rien des dérives machistes, racistes ou homophobes de certains rappeurs, ou du dévoiement de certains autres qui, après avoir prôné la sobriété et la conscience politique sortent, aussitôt après, des albums ne parlant que de “pétasses” et de voitures de sport.

Traduit de l’anglais par Héloïse Esquié. Inédit. 632 p. 170 x 220 mm. 25 €. Index et illustrations. Paru en 2006, 2^e édition 2011 .



Journaliste spécialisé dans le hip-hop, Jeff Chang collabore à des magazines comme *The San Francisco Chronicle* ou *The Village Voice*. Cofondateur de l’influent label Solesides, il a accompagné le mouvement hip-hop depuis ses débuts. Il vit en Californie.

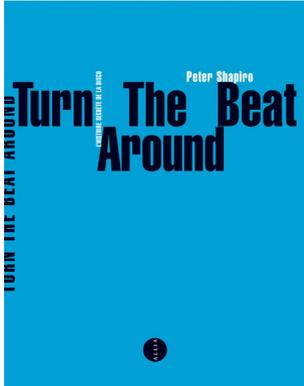
disco / house / techno

7

PETER SHAPIRO

Turn The Beat Around

L'histoire secrète de la disco



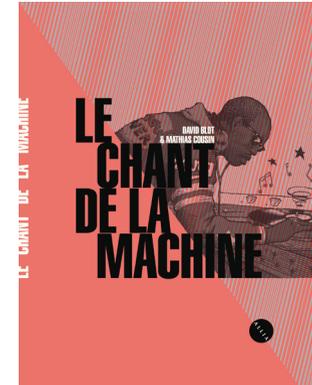
Malgré son succès planétaire, la disco est sans doute le genre musical qui a été le plus décrié. Dans cette somme, Peter Shapiro (critique musical pour les magazines *Spin*, *Vibe*, *The Wire* et le *Times*) rend justice à ce mélange de funk, de soul et de pop, né à New York dans les années 70, en réaction au rock alors à bout de souffle. Loin de s'en tenir aux clichés – vêtements pailletés aux cols pointus et autres boules à facettes –, il révèle la richesse et la complexité d'un véritable courant culturel qui prônait plaisir et moeurs débridées. Avec passion mais lucidité, il retrace l'histoire et la signification de la culture disco, issue du mouvement de libération gay et de l'émergence des valeurs individualistes promues par la nouvelle Amérique. Il en étudie les manifestations en Europe, analyse l'explosion du phénomène des night-clubs et la place primordiale prise par les DJ's qui, de simples pousseurs de disques, sont devenus les instigateurs incontournables d'une danse aux rythmes endiablés. Il évoque ses principaux acteurs – le batteur Marc Cerrone, Chic, Donna Summer –, mais surtout les producteurs de l'ombre, grâce à qui les plus gros tubes ont pu voir le jour. Phénomène d'abord souterrain, la disco a rapidement conquis le grand public avec *La Fièvre du samedi soir*, avant de disparaître tout aussi brutalement. Shapiro n'hésite pas à pointer les excès et les ridicules de cet art de la parole désinvolte, futile, délestée de tout militantisme et, surtout, de cette production musicale dont la surenchère commerciale a conduit au déclin. Ode au plaisir aussi bien qu'histoire culturelle, ce livre ne ravive pas moins une époque et éclaircit la portée sociale d'une musique qui a su gommer les différences entre les âges, les sexes et les conditions.

Traduit de l'anglais par Étienne Menu. Inédit. 496 p. 170 x 220 mm. 25 €. Index, illustrations et discographie. Paru en 2008.

DAVID BLOT & MATHIAS COUSIN

Le Chant de la machine

Toute l'épopée de la house music racontée en bande dessinée! Et non seulement relatée en images mais enseignée: ce genre inclassable n'aura plus de secret pour vous. Vous saurez comment est né le maxi disco, vous pourrez répéter partout ce que le break doit au uprock, on ne vous la fera plus jamais avec le bass drum. Kool Herc mixait sans casque? Bien sûr! New Order serait le chaînon manquant entre la pop et la dance? Évidemment! Du Loft à New York avec le DJ David Mancuso et le Gallery de Nicky Siano jusqu'au Palace à Paris en passant par tous les dance floors, une véritable fresque musicale se déploie sous nos yeux, en vignettes, en chansons, au son d'une disco enfiévrée, à coups de synthétiseur et de rythmes érotico-endiablés. Personnages dégingandés de cette scène époustouflante, tous les grands acteurs à l'origine des musiques électroniques défilent comme autant de stars ou de héros oubliés, se déchainent sur les pistes les plus pailletées, inventent un genre nouveau et une manière inédite de diffuser la musique! Le rythme haletant des vignettes retrace à grandes enjambées les influences, les inspirations et les destinées sans que le dessin ne perde en précision. Le lecteur se faufile dans les clubs new-yorkais et s'invite comme par effraction au Palace.



224 p. 180 x 250 mm. 20 €. Préface des Daft Punk. Paru en 2016.

JON SAVAGE

Machine Soul Une histoire de la techno

“It’s like a cry for survival’, ‘c’est comme un cri de survie’, annonce une voix masculine paniquée. Le beat s’interrompt, mais pas les danseurs. Puis Orbital nous replonge dans le mael ström : un sample retentissant de Terry Riley, un rythme mécanique implacable, un environnement immersif fait de son et de lumière.”



Dans *Machine Soul* (“l’âme des machines”), Jon Savage retrace toute l’avancée de la musique électronique, en la resituant dans le contexte socio-culturel des pays qui l’ont vu émerger. Loin des idées reçues, il apparaît que la techno, cet art du bruit, ce “boom boom” sauvage qui a fleuri dans les années 70, est l’aboutissement d’une véritable pensée conceptuelle : celle qui vise l’harmonie entre l’homme et la machine, l’état de transe créé par la répétition des boucles sonores, une projection dans le futur. Des premiers DJ’s (Kraftwerk, Juan Atkins...) jusqu’à la popularisation de la techno et l’arrivée des autodidactes, de la musique underground à la musique de dancefloor, Jon Savage parcourt l’histoire de la techno comme les rayons de lumière balayent la foule des “teufeurs”. Le texte s’ouvre sur la description d’un concert d’Orbital, Savage comparant les DJ’s aux personnages de *La Guerre des étoiles*... Avant tout, la techno est une performance, au sens artistique.

Traduit de l’anglais par Étienne Menu. 48 p. 90 x 140 mm. 3,10 €. Paru en 2011, 2^e édition 2021.

FELIX DENK & SVEN VON THÜLEN

Der Klang der Familie Berlin, la techno et la chute du mur

Montage sulfureux d’entretiens avec les acteurs de la scène techno de Berlin, *Der Klang der Familie* plonge le lecteur dans les méandres tortueux des clubs et de la vie nocturne de Berlin. Là où est née une véritable culture musicale. Servie par la verve de l’oralité et de l’humour pince-sans-rire, cette fresque montre que la techno est une démarche aussi bien artistique que politique ou, pour mieux dire, apolitique. Les acteurs du mouvement relatent de l’intérieur un contexte mouvementé : la chute du mur et une dictature mourante. Dans un Berlin dévasté, en proie à l’anarchie, les noctambules se sont emparés du pouvoir. Un monde nouveau s’ouvre pour la musique ; les squats et les premiers clubs dans les caves font leur apparition. Les musiciens techno de Detroit (Jeff Mills et Juan Atkins) sont là aux côtés de Berlinois (le planétaire Westbam ou la drôlatique Marusha). Entre explosion d’endorphine, drogues et sexe, il est autant question de la vie musicale que de musique. Dans cette histoire tumultueuse, les voix se répondent mais ne s’accordent pas toujours. C’est que l’argot des fêtards le dispute à la confession intime, notamment celle de trois anciens hooligans de l’Est devenus des organisateurs réputés de rave. Le profit que l’on peut tirer de ce genre musical nouveau ne tarde pas à être convoité. D’un côté, la techno s’adoucit pour devenir plus populaire, de l’autre, pour les purs et durs, pas question de la trahir : elle ne doit rien céder de sa pureté. C’est l’émergence du hardcore ou plutôt de la techno hardcore, puisque Berlin est de toute façon hardcore.

Traduit de l’allemand par Guillaume Ollendorf. Illustrations. 400 p. 170 x 220 mm. 25 €. Paru en 2013, 2^e édition 2019.

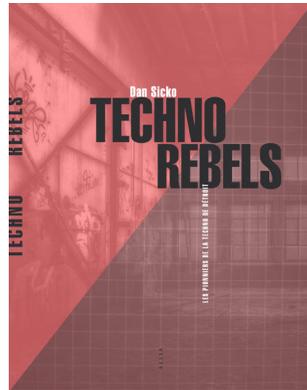


DAN SICKO

Techno Rebels

La techno relève de l'individu – l'individu et ses enchevêtrements avec la technologie

“Conscients à la fois de la gloire passée de la ville et de ses possibilités futures, ces artistes ont trouvé l'espoir dans une infrastructure en décrépidité là où il n'en existait apparemment aucun. Cet optimisme et cette empathie allaient circuler en profondeur dans la musique techno, même dès le classique ‘Techno City’ de Cybotron en 1984, dans lequel la voix de Juan Atkins était traitée pour qu'elle sonne ancienne et mystérieuse, faisant écho à la vieille soul de Detroit, tandis que ses paroles accueillaient les visiteurs dans la ville. De tels sentiments allaient aussi censément conduire les pionniers de la techno à s'installer dans un quartier du centre-ville, plutôt que dans le confort des banlieues de leur jeunesse.”



Traduit de l'anglais par Cyrille Rivallan. 208 p. 170 x 220 mm. 15 €. Paru en 2019.

À sa parution en 1999, ce livre est d'emblée devenu la bible de la techno. Dan Sicko vous entraîne sur les pistes de ce genre inclassable et en dépeint les figures pionnières, aussi fascinantes que diablement novatrices. C'est aussi le rêve collectif d'une ville, Detroit, que Sicko retranscrit, depuis les fêtes underground des années 1980 jusqu'au boom électronique de la décennie suivante, en passant par les débuts des “Belleville Three”, LES créateurs du son techno : Juan Atkins, Derrick May et Kevin Saunderson.

Sicko décrit un véritable phénomène culturel, tant l'émergence de cette scène tient du miracle, une conjonction de facteurs inattendus et explosifs : une époque, un lieu, des moyens techniques et des personnalités hors du commun, qui éclaboussent encore la scène musicale mondiale.



KRAFTWERK, TRANS EUROPE EXPRESS, 1966.



FESTIVAL MOVEMENT, HART PLAZA, DETROIT, 2013.

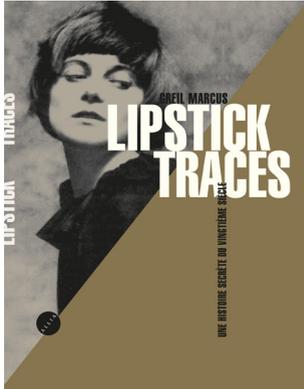
Grandes viagens



GREIL MARCUS

Lipstick Traces

Une histoire secrète du vingtième siècle



Attention livre culte d’auteur culte! D’un projet ambitieux, celui d’écrire l’histoire secrète du xx^e siècle, Greil Marcus a donné naissance à une encyclopédie de la subversion et de la révolte, un livre inclassable où l’on croise les Sex Pistols, Guy Debord, le mouvement Dada ou encore les gnostiques du Moyen Âge. Car selon son auteur, un fil invisible relierait tous les mouvements artistiques, littéraires et musicaux dont le point commun serait le refus des conventions. Cet ouvrage décrit le cheminement d’une histoire souterraine, force motrice des productions culturelles les plus novatrices et radicales. Dans cet ouvrage paru pour la première fois aux États-Unis en 1989, l’auteur met au jour un fil rouge qui relierait des mouvements aussi divers que l’agnosticisme médiéval, le dadaïsme, le lettrisme, les situationnistes ou encore le punk. En dévoilant ces liens de parenté cachés, Greil Marcus retrace une sorte d’“histoire secrète”, marginale, mais non moins essentielle de la culture occidentale. En traquant ces moments de rupture qui ont émaillé notre histoire, il fait entendre une voix qui est celle de la célébration, de la joie, du frisson, du refus et de la négation, voix dont les éruptions de Johnny Rotten constitueraient une sorte de paroxysme.

Greil Marcus est né en 1945 à San Francisco. Diplômé de sciences politiques à Berkeley, il entame dès 1969 une carrière de *rock critic*. Il publie des articles dans de nombreux magazines, parmi lesquels *Rolling Stone*, *Creem* ou *Esquire*. Son premier livre, *Mystery Train*, paraît en 1975. Suivront, entre autres, *Lipstick Traces* en 1989, *Dead Elvis* en 1991, *La République invisible* en 1997, autant d’ouvrages dans lesquels il s’appuie sur la musique pour mieux explorer la culture américaine, établissant des connections inattendues.

Traduit de l’anglais par Guillaume Godard. Inédit. 560 p. 170 x 220 mm. 30 €. Index et illustrations. Paru en 1998, 2^e édition 2018.

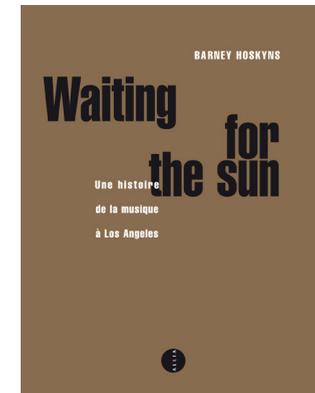
BARNEY HOSKYNYS

Waiting for the Sun

Une histoire de la musique à Los Angeles

Historien du rock, Barney Hoskynys est l’auteur de nombreux ouvrages de référence sur le sujet. Il collabore aux revues *NME* ou *Mojo*. Il vit à Londres.

Avec *Waiting for the Sun*, Barney Hoskynys a adopté une démarche originale : raconter non pas l’histoire d’un groupe ou d’un style, mais celle de la scène musicale d’une ville, Los Angeles. Des années 1940 à l’an 2000, L.A. a été un formidable creuset musical : du “cool jazz” de Chet Baker et Miles Davis au rap “West Coast” de Ice Cube, en passant par les inventions du rock le plus déjanté des Doors ou des Byrds. Los Angeles est la ville des paradoxes : entre sublime et ridicule, stars adulées puis déchues, où les figures de la folie destructrice et de la rage du ghetto côtoient les poètes les plus intimistes. Ce gigantesque panorama de la musique californienne, très documenté et riche d’anecdotes drôles, scabreuses ou tragiques, interroge l’énergie puissante de Los Angeles qui parvient à relever le défi de son écrasante modernité malgré ses illusions de rêve américain. Le livre se lit comme un roman passionnant, riche et implacable, dont la ville est le personnage principal, et dont Hoskynys dévoile l’envers : combien de coups reçus par Brian Wilson pour un hymne au surf, combien de mois d’isolement pour une ode aux “California Girls”, quel degré de paranoïa pour une célébration des “Good Vibrations”?



Traduit de l’anglais par Héloïse Esquié et François Delmas. Inédit. 512 p. 170 x 220 mm. 23 €. Index, illustrations, discographie. Paru en 2004, 2^e édition 2010.

GLENN GOULD

Glenn Gould par Glenn Gould sur Glenn Gould

Enfant prodige, Glenn Gould (1945-1982) est un pianiste de génie et un des rares interprètes qui aient touché le grand public grâce à l'usage de l'audiovisuel. Avec l'enregistrement des Variations Goldberg de Bach en 1955, il devient mondialement célèbre. Mais il est également connu pour ses excentricités, son hypochondrie, ses phobies ainsi que son grand sens de l'humour. En 1964, à 32 ans, il décide de ne plus se produire en public et privilégie les enregistrements en studio. Ce revirement dans sa carrière restait à ce jour une énigme. Entre autres sujets abordés, il s'en explique ici, dans un texte étonnant, où on perçoit aussi en lui l'essayiste et le théoricien de l'art. Pourtant, il nous affranchit d'emblée : le seul sujet qu'il ne souhaite pas aborder, c'est la musique. Ce qui, à ses yeux, ne peut que favoriser les révélations. Et en effet. Dans cette interview en miroir, Glenn Gould avoue "la duplicité qui se cache sous un smoking", la fragilité du musicien exposé en chair et en os devant un "public"; terme qu'il remet d'ailleurs en cause. Au détour, il évoque l'émotion musicale que lui a procurée le spectacle de Herbert von Karajan, immense chef d'orchestre, dirigeant à Berlin le Philharmonique. Mais la forme même du texte est plus évocatrice encore : dans ce dialogue avec lui-même, l'auteur met en scène un subtil jeu de thèses-antithèses. L'attraction magnétique que le musicien loufoque et excentrique exerce sur son public ravit ici, au sens propre comme au figuré, le lecteur.

Traduit de l'anglais par Élise Patton. 48 p. 90 x 140 mm. 3,10 €. Index et illustrations.

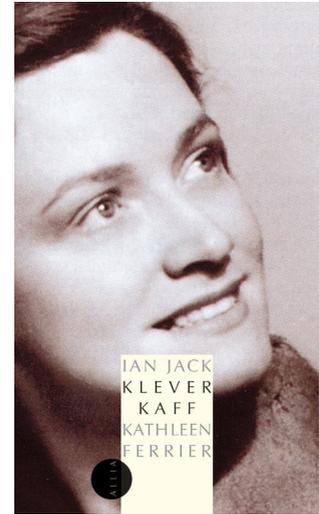
IAN JACK

Klever Kaff

Klever Kaff, Cath la fûtée, c'est le surnom donné depuis son enfance à la cantatrice anglaise Kathleen Ferrier, qui connut une carrière fulgurante et un destin tragique. Née en 1912 dans une famille modeste du nord de l'Angleterre, elle quitte tôt l'école, travaille au service téléphonique de Blackburn, se marie. Le dimanche, elle chante à l'église, mais elle ne prendra aucune leçon de musique avant 1939. Tout bascule avec la guerre : son mari mobilisé, Kathleen Ferrier est libre de se produire sur de petites scènes. Elle est très vite remarquée et commence à enchaîner les tournées, en Angleterre d'abord, puis dans le monde entier. Les plus grands chefs, Karajan, Bruno Walter sont séduits par l'émotion unique qui se dégage de son chant, le public est en pleurs chaque fois qu'elle interprète *Le Chant de la terre* de Malher. Sa popularité touche toutes les couches de la société grâce à ses enregistrements de chansons traditionnelles anglaises. Au faite de sa gloire, elle est atteinte d'un cancer qui l'emportera en 1953, à l'âge de 41 ans. Si sa vie réunit tous les éléments d'un parfait mélodrame, sa personnalité était aux antipodes. Gaie, blagueuse, d'une simplicité désarmante, volontiers grivoise ("J'aimerais être une pute fascinante, je ne serais jamais pauvre, toujours riche", écrit-elle un jour), elle n'a rien de la diva traditionnelle. Tous ceux qui l'ont côtoyée gardent d'elle un souvenir impérissable : "Les deux plus grandes expériences musicales de ma vie ont été de rencontrer Kathleen Ferrier et Gustav Malher, dans cet ordre", affirma Bruno Walter.

Dans ce petit livre inspiré par l'admiration, Ian Jack fait revivre cette figure hors du commun, s'appuyant sur des témoignages, des anecdotes et sur de nombreuses lettres intimes où s'exprime toute sa fantaisie. À sa mort, sa femme de compagnie eut ce mot qui résume tout : "C'était une femme extraordinaire, et une femme ordinaire."

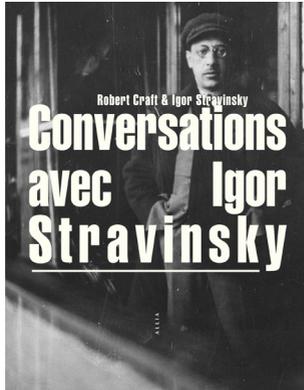
Traduit de l'anglais par Boris Terk. 96 p. 100 x 170 mm. 6,10 €. Paru en 2010.



"Kathleen Ferrier est morte le 8 octobre 1953, au matin. Elle avait quarante et un ans. Bruno Walter a écrit que 'quiconque l'écoutait, ou la rencontrait, se sentait plus riche et inspiré'. Son infirmière, Bernie- Hammond, a dit une chose plus simple : 'C'était une personne extraordinaire, et une personne ordinaire.'"

IGOR STRAVINSKY, ROBERT CRAFT

Conversations avec Igor Stravinsky



Stravinsky : nom légendaire ! Comptant parmi les compositeurs les plus marquants et controversés du XXe siècle, Stravinsky aura ouvert de nouveaux horizons musicaux, lui qui fit scandale dès 1913 avec *Le Sacre du printemps*, véritable révolution rythmique et harmonique. Ces entretiens avec Robert Craft se divisent en quatre parties : la première est consacrée à la composition, la seconde aux autres compositeurs, la troisième à la vie de Stravinsky et la dernière à la musique contemporaine.

Conversations avec Stravinsky embrasse ainsi toute une existence, de l'enfance dans la Russie impériale à la collaboration avec Diaghilev, Nijinsky et les Ballets russes.

Que ce soit par l'évocation de sa propre méthode de composition, de son rapport à la musique et des artistes qu'il a côtoyés, jusqu'à sa vision de la musique contemporaine, Boulez et Stockhausen en tête, ces entretiens nous plongent dans une époque d'une grande richesse artistique.

Peu d'entretiens auront donné un tel accès à la biographie d'un compositeur de cette envergure, nous permettant de mieux comprendre, à travers son regard, la musique et ses évolutions.

Traduit de l'anglais par Olivier Borre et Dario Rudy. 192 p. 170 x 220 mm. 16 €. Paru en 2024.

BORIS TERK

A Voice is a person

Formidable interprète, en particulier du *Chant de la terre* de Gustav Mahler, la contralto anglaise Kathleen Ferrier s'est éteinte à 41 ans, terrassée par un cancer. C'est tôt pour une femme si joviale, suffisant pour édifier une légende. À travers cet essai libre et subjectif, Boris Terk révèle les paradoxes qui animaient cet être d'exception : interprète hors pair d'un répertoire tragique et femme profondément joyeuse. À la suite d'un pari avec son entourage, elle se fait remarquer lors d'un concours de chant en 1937. Elle a alors 25 ans. Mais elle n'entamera des cours de chant que deux ans plus tard, "à l'âge où les autres chanteuses ont déjà placé leur voix". Avec une grande finesse et une sensibilité à fleur de peau, Boris Terk livre ici une analyse circonstanciée du parcours atypique de la cantatrice, et en particulier de sa voix, séductrice, tentatrice et inaccessible, qui renvoie en écho à une voix maternelle à jamais perdue. Boris Terk se livre également à une description morphologique de la chanteuse, dotée d'une merveilleuse cavité en arrièregorge qui lui donne naturellement une voix de contralto, "la plus grave des voix de femme", et dans laquelle aurait pu se glisser sans obstacle une pomme de taille conséquente. Libérée en 1947 des liens d'un mariage platonique, la cantatrice parvient alors à ouvrir son thorax pour donner le *la*₄, note que jusqu'ici elle retenait. Une pénétration dans les arcanes de la voix, cette personne à part entière, en même temps qu'une apologie érudite d'une grande dame du répertoire classique. Kathleen Ferrier possède une voix extrêmement rare de contralto. Son répertoire s'étend de Mahler à Schumann en passant par l'oratorio, Bach, Haendel et Brahms. Orthodontiste de profession, Boris Terk est aussi le traducteur de la biographie de Kathleen Ferrier, Klever Kaff, écrite par Ian Jack et parue aux éditions Allia en 2001.

Inédit. 80 p. 100 x 170 mm. 6,10 €. Paru en 2010.



"Elle-même ne savait rien de ses organes internes, ni des mécanismes de la voix. N'étant jamais malade de la gorge, elle n'usait ni de gargarismes, ni de pulvérisations, tout juste gardait-elle ses pieds au sec par précaution. Il lui arrivait même de fumer quelques cigarettes."

10

**musique expérimentale
& contemporaine**

LUIGI RUSSOLO

L'Art des bruits Manifeste futuriste

Luigi Russolo est né à Venise en 1885. Membre du mouvement futuriste, il se consacre d'abord à la peinture avant d'entreprendre de révolutionner la musique. Il invente des instruments censés reproduire les bruits de ces machines qui ont bouleversé la vie de l'homme moderne: les *intonarumori*. En 1914, entouré de bourdonneurs, éclateurs ou autres glouglouteurs, il donne un premier concert qui déclenchera une émeute. Stravinsky, Ravel, Mondrian ou Honegger saluent pourtant son travail. Varèse dira de l'une de ses inventions, le Russolophone: "Je suis sûr que les possibilités qu'il offre et la facilité de son maniement lui assureront dans un bref délai sa place à l'Orchestre." Malheureusement, l'histoire devait lui donner tort. Refusant de s'inscrire au parti fasciste, Russolo est écarté du groupe futuriste et de la vie artistique. Et s'il pourra réintégrer le mouvement un peu plus tard, ses oeuvres vont peu à peu sombrer dans l'oubli. Il meurt en 1947. Peu connu de son vivant, il est aujourd'hui considéré comme le précurseur de la musique électronique. John Cage, Pierre Schaeffer ou Pierre Henry lui ont notamment rendu hommage.

L'Art des bruits, sous-titré *Manifeste futuriste*, a été publié pour la première fois à Milan, le 11 mars 1913. Dans ce bref texte, Russolo expose sa théorie selon laquelle l'industrialisation, commencée au XX^e siècle, a peu à peu sensibilisé l'oreille de l'homme à la beauté des bruits des machines. Le son musical, quant à lui, se caractérise par sa petitesse et sa monotonie et ne suscite plus aucune émotion. Russolo souhaite élargir le domaine des sons et donner à la sensibilité du musicien la possibilité de se rénover grâce aux machines. Il se propose donc de réorchestrer les bruits mécaniques, afin d'en faire entendre toutes les nuances de tons et de sonorités. Pour cela, il a inventé pas moins de vingt-neuf bruiteurs.

Inédit. 48 p. 100 x 170 mm. 6,20 €. Illustrations. Paru en 2003, 2^e édition 2013.

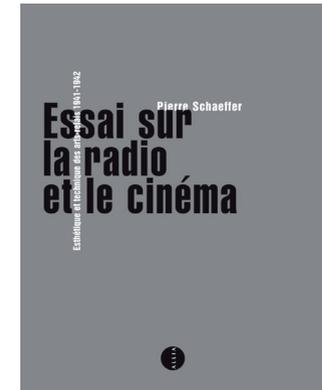
PIERRE SCHAEFFER

Essai sur la radio et le cinéma Esthétique et technique des arts-relais

Schaeffer travaille à cet essai durant l'époque la plus troublée de son existence: sa première épouse, Elisabeth, décède en juin 1941, tandis que l'association Jeune France qu'il a fondée menace d'être liquidée par le durcissement du régime de l'État français, annoncé par le maréchal Pétain. La Radio lui octroie toutefois un bureau à Marseille, où il peut lire et jouir d'une secrétaire à laquelle il dicte son *Essai*. Aussi, celui-ci restera lié dans son souvenir à la cité phocéenne et marque le passage de la Révolution nationale à la Résistance, de Jeune France au studio d'essai, de l'art populaire à l'avant-garde musicale. Ce premier grand travail théorique occupe une place singulière au sein des écrits de Schaeffer sur la radio et le son. Technicien particulièrement doué pour la réflexion, Schaeffer cherche à établir "l'usage du possible" radiophonique, avant qu'il n'acquiert l'expérience de la création radiophonique elle-même, qui marquera ses écrits ultérieurs.

Schaeffer s'attache à la structure des médias, ces deux "géants modernes" venus briser "le mur de la vie privée", ainsi qu'au son lui-même, cette matière dont il se propose de livrer un appareil descriptif. Mais c'est surtout à une véritable "philosophie" de la radio et du cinéma à laquelle il s'attelle ici. Une esthétique, c'est-à-dire, pour lui, une science de ces formes.

Par des sources entremêlées, cet Essai annonce les procédés mêmes de la "musique concrète", elle-même intimement liée au langage poétique.

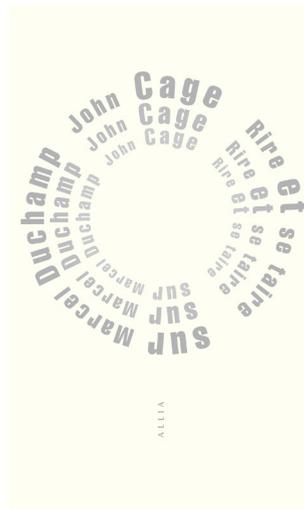


Prémonitoire, ce texte sur les "arts-relais" anticipe et prépare le *Traité des objets musicaux*, paru en 1966. Il formule également les idées qui trouvent leur réalisation pratique dans la "musique concrète" de 1948-1958, dans la musique expérimentale de 1953-1957, aussi bien que dans les recherches actuelles en matière de radiophonie.

JOHN CAGE

Rire et se taire

John Cage rencontre Marcel Duchamp en 1941. Trente ans après, il confie les souvenirs qu'il conserve de cet homme aussi simple qu'énigmatique. Et d'abord il salue en lui la beauté de son indifférence. En 1913, Duchamp a composé un Erratum musical de manière aléatoire. Raison pour laquelle John Cage le hisse en pré-



curseur de ses propres recherches. Il rapporte aussi quelques anecdotes, et notamment la rare fois où Duchamp a perdu son sang-froid, lui d'ordinaire si magnanime: une mémorable partie d'échecs, que Cage aurait dû gagner mais qu'il a perdue, mettant Duchamp dans une colère noire. Le compositeur rend aussi compte avec sa simplicité coutumière des grandes problématiques soulevées par Marcel Duchamp, et notamment le rapport entre l'oeuvre et le spectateur, préoccupation partagée entre les deux hommes. Les deux oeuvres s'offrent d'ailleurs l'une l'autre dans un miroir inversé: Cage explique avec

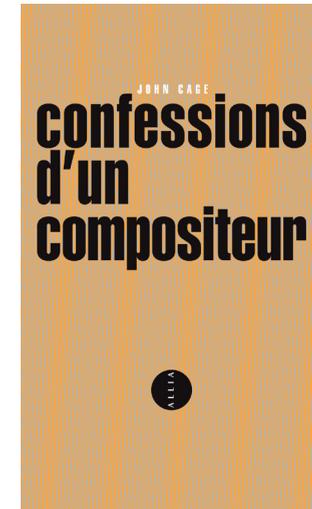
une grande clarté avoir voulu développer la dimension physique de l'écoute quand Duchamp voulait réduire cette dimension dans la peinture. Pédagogique, drôle, émouvant, un témoignage inédit en français sur celui qui "prenait le fait de s'amuser très au sérieux".

Traduit de l'anglais par Jérôme Orsoni. 96 p. 100 x 170 mm. 6,20 €. Illustrations. Paru en 2014, 2^e édition 2022.

JOHN CAGE

Confessions d'un compositeur

Dans cette conférence donnée à New York en 1948, John Cage jette un regard lucide sur les débuts de sa carrière, ponctués d'anecdotes édifiantes. C'est avec la plus totale sincérité que John Cage décrit ici le cheminement qui l'a conduit à devenir compositeur. Il a d'abord commencé par des études d'architecture. À ce sujet, il raconte, non sans humour, un voyage en France, pays qui lui sembla totalement recouvert d'architecture gothique! Mais très vite, il se tourne vers la peinture et la composition. Il détaille ses influences, ses préoccupations et ses envies. L'éventail de ses références est à cet égard vertigineux: les mouvements de la danse moderne, le jazz, les futuristes italiens ou encore les rites des Indiens Navajo. Sans crier gare, il livre là, de manière extrêmement limpide, une théorie de la musique avant tout tirée de son expérience. On y apprend notamment que sa musique était diffusée à la radio durant la guerre pour démontrer que l'Amérique aimait l'Orient... On y découvre aussi la genèse d'une promotion du silence, appelée à un bel avenir. Cage se révèle ici, outre un "maître du hasard" à la manière de Duchamp, un immense pédagogue.



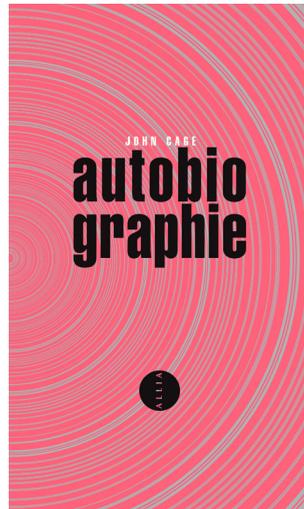
"Un son isolé n'est en lui-même ni musical, ni non musical. C'est simplement un son. Et, peu importe sa nature, il peut devenir musical en trouvant sa place dans un morceau de musique. Avec cette façon de voir, la définition de la musique que m'avait inculquée ma tante Phoebe était nécessairement remise en cause. D'après elle, la musique se composait de mélodie, d'harmonie et de rythme. Pour moi, elle était désormais l'organisation du son, plus précisément l'organisation par n'importe quel moyen de n'importe quel son. Cette définition présente l'avantage d'être large, au point d'inclure toute musique qui n'a pas recours à l'harmonie, soit, sans doute, la majeure partie de la musique composée sur cette planète."

Traduit de l'anglais par Élise Patton. Bilingue. 96 p. 100 x 170 mm. 6,20 €. Paru en 2013.

JOHN CAGE

Autobiographie

“J’avais des problèmes à la fois dans ma vie personnelle et dans ma vie publique de compositeur. Je ne pouvais pas admettre l’idée académique que le but de la musique est de communiquer, parce que j’avais remarqué que lorsque j’essayais consciemment d’écrire quelque chose de triste, public et critiques étaient souvent enclins à rire. Je pris la décision de renoncer à la composition à moins de pouvoir trouver pour composer une meilleure raison que la communication.”



Nul doute pour John Cage, il serait un artiste. Mais, de là à choisir une seule et unique forme d’expression artistique, il y a toute une vie : architecture, peinture, composition de musique, théâtre, art du cirque, Cage touche à tout, laisse de côté, puis revient, et décide finalement que c’est la musique qui l’anime. Cette musique, cependant, il l’expérimente : Cage repousse les règles académiques et base ses œuvres sur le silence et le hasard.

Par ces fragments de 1989, d’une écriture fluide et ramassée, le compositeur dresse un tableau à la fois succinct et complet des moments forts et charnières de sa vie extrêmement riche, tout en va-et-vient, recherches et changements d’avis. Le tout, sans jamais se défaire de son humour et de son esprit de dérision inimitables.

PAUL NOUGÉ

La Conférence de Charleroi

Il est certain que la musique est dangereuse

“Et l’on pourrait ici s’extasier à bon droit sur les vertus thérapeutiques de la musique ou sur sa docilité aux mains des guérisseurs. Mais l’on peut aussi en venir à penser, qu’à l’image des remèdes les plus efficaces, elle doit être ce que l’on nomme une arme à double tranchant. Témoins, les singuliers malheurs de ce magicien hindou, condamné par un empereur cruel à éprouver sur lui-même les terribles vertus du chant de la flamme, et que ne sauva nullement la ruse qu’il avait imaginée de ne chanter qu’immergé jusqu’au cou dans l’eau d’un fleuve. Dès que la voix s’éleva, l’eau se prit à bouillir, puis la flamme monta qui, aux dernières notes, achevait de dévorer le chanteur.”

La musique est mystère, la musique est danger, mais surtout, la musique reste possibilité. Il ne s’agit pas d’un spectacle reçu passivement, le temps de se divertir. Au contraire, elle déborde toujours du cadre de l’écoute pour créer chez l’auditeur des passions nouvelles, capables de modifier le cours de sa vie.

Avec cette conférence prononcée le 20 janvier 1929, à l’occasion d’un concert du surréaliste André Souris et d’une exposition de tableaux de René Magritte, Paul Nougé signe l’un des textes majeurs du surréalisme. À la hauteur des manifestes du mouvement, La Conférence de Charleroi est à la fois une théorie artistique, une philosophie générale et un pamphlet politique à même de remettre en cause le classicisme comme les avant-gardes.

L’originalité, la sincérité et le rejet des normes, voilà les moteurs de Nougé, dont les idées foisonnantes influencèrent Guy Debord et les lettristes. Avec un esprit d’une indépendance rare, l’écrivain tourne le regard vers les espaces qui restent à explorer par les artistes de tous horizons.

PAUL NOUGÉ
La Conférence de Charleroi

Il est temps de se rendre compte que nous sommes capables aussi d’inventer des sentiments, et peut-être, des sentiments fondamentaux comparables en puissance à l’amour ou à la haine.

PAUL NOUGÉ

ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2020

JOHN CAGE & MORTON FELDMAN

Radio Happenings

Enregistrés à Wbai, New York, juillet 1966 - juillet 1967

“Morton Feldman. – Quand je travaille, je n’ai pas cette impression que mes sons, ou la musique elle-même, en un sens, soient ailleurs. Elle est ce qu’elle est et elle est là. Peut-être qu’en un sens, je me soucie plus de cela quand le bébé dort et que le téléphone sonne. Je ne veux pas qu’on le réveille, tu vois (Cage rit). Je ne pense pas que je me soucie tellement de moi-même, mais de l’œuvre que je fais... et qui, en un sens, devient bien plus séparée de moi qu’auparavant. J’avais l’impression quand j’étais plus jeune que j’étais inséparable de ce que je faisais et maintenant, il y a une scission. Il y a l’œuvre, et il y a moi-même. Et si j’ai un problème, c’est d’empêcher l’œuvre de devenir un objet, ou une chose morte.”



Ces deux-là ont beaucoup ri au micro, dans l’intimité d’un studio d’enregistrement de la radio WBAI à New York entre juillet 1966 et janvier 1967. La forme alerte du dialogue permet de mesurer l’humour de ces deux grands compositeurs. Dans ce dialogue à bâtons rompus, dans cet échange de points de vue d’égal à égal, il est question de musique bien sûr, mais aussi de littérature, de peinture, de politique et du quotidien. La plupart des anglophones qui ont, ou écouté, ou lu la transcription de ces échanges, affirment avoir ressenti une fraternité, non seulement entre les deux hommes, mais aussi entre eux-mêmes et ces interlocuteurs. Proches du mouvement Fluxus, les deux compositeurs parlent aussi de leurs ratages et relatent de multiples anecdotes. Vous apprendrez ainsi comment faire fi du son de la radio de votre voisin sur la plage et aussi que la meilleure œuvre qui soit est issue d’une tête sans aucune idée à l’intérieur... Car, outre les éclats de rire, ces entretiens sont aussi ponctués de silences. Silences qui donnent du souffle...

Traduit de l’anglais par Jérôme Orsoni. 96 p. 170 x 220 mm. 6,20 €. Illustrations. Paru en 2015.

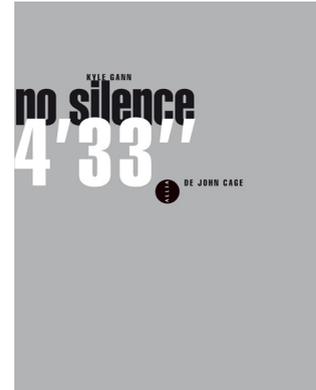
KYLE GANN

No Silence

4’33’’

Né en 1955 à Dallas, Kyle Gann est professeur de musique associé au Bard College, compositeur et ancien critique, spécialisé dans la musique contemporaine, au Village Voice. Dans le domaine de la composition, qu’il a commencée à 13 ans, il est l’auteur d’une œuvre minimaliste pour divers instruments et un grand fan de John Cage. “Vous ne croyez pas que cette fois, John est allé trop loin?” demanda la mère de John Cage suite à la première représentation de 4’33’’ en 1952. Aucun son ne s’était alors fait entendre. Du moins, aucun son issu de l’instrument du pianiste David Tudor. Et pour cause, puisque sa partition ne comportait aucune note. Par contre, de multiples bruits, grincements de chaises et autres éternuements, étaient susceptibles d’envahir le silence. John Cage accomplissait là l’une des pièces de l’avant-garde musicale les plus influentes. Cette œuvre exerça même une emprise bien au-delà du strict cadre de la musique. Son retentissement fut énorme. De ce moment unique, Kyle Gann retrace l’histoire et la postérité. Il dresse la généalogie de cette œuvre inouïe, de ses origines jusqu’à son héritage contemporain dans la musique pop. Ce faisant, il dessine un portrait extrêmement sensible du compositeur, parvient à nous communiquer la fascination qu’il a exercée sur ses contemporains et à retracer la genèse de cette composition, qui est à rechercher autant dans la musique que dans les philosophies occidentales et orientales. Par le prisme de ces quelques minutes, une fresque intellectuelle, sensible et culturelle se déploie sous nos yeux. L’on rencontre Erik Satie, Marcel Duchamp, côtoyons Arnold Schönberg, Robert Rauschenberg, Philip Glass, plongeons dans Henry David Thoreau avant de se ressourcer dans les philosophies zen. Un livre plein de bruit et de fureur.

Traduit de l’anglais par Jérôme Orsoni. Inédit. 192 p. 170 x 220 mm. 15 €. Ouvrage illustré et enrichi d’une discographie. Paru en 2014.



“4’33’’ s’est étendue au point de devenir une rivière infinie dans laquelle chacun de nous peut plonger quand nous le souhaitons. On peut lui donner un cadre, sur scène ou sur disque, pour attirer l’attention sur elle. Mais pour ceux qui ressentent quelque affinité avec la façon dont Cage appréciait la physicalité du son, même cela n’est plus nécessaire.”

JOHANNES KREIDLER

Sheet Music

Des partitions qui s'emballent! Des dièses, des noires qui se bousculent et se hérissent sur la portée. Ici, trois blanches voguent à la dérive. Là, une larme coule d'une note pointée. Plus loin encore, des bémols virevoltent entre les barres de mesure comme autant d'insectes.



Ces partitions iconoclastes, rassemblées pour la première fois, formaient à l'origine des tableaux indépendants. À la manière des *Calligrammes* d'Apollinaire ou du *Coup de dés* de Mallarmé, Johannes Kreidler transforme la notation musicale en une langue visuelle terriblement évocatrice: "Tout à coup, je ne lisais

plus seulement, je voyais des notes. Je les voyais presque en deux temps: comme des symboles de la musique mais aussi comme des composants picturaux indépendants. Avec des notes, je peux non seulement écrire de la musique, mais aussi décrire des objets, des événements, des mots et des pensées."

Applause



Airport



MICHAEL NYMAN

Experimental Music Cage et au-delà

“Les compositeurs expérimentaux ne se préoccupent généralement plus d’administrer un objet temporel défini et organisé à l’avance, mais s’enthousiasment à l’idée d’esquisser les grandes lignes d’une situation au cours de laquelle des sons peuvent intervenir, d’inventer un procédé générateur d’action (sonore ou autre), de créer un champ délimité par certaines règles de composition.”

Né en 1944, Michael Nyman s’est fait connaître grâce à ses nombreuses créations musicales pour des films tels que *Meurtre dans un jardin anglais* ou *La Leçon de piano*. Avant de se lancer dans la composition musicale, il avait fait paraître en 1974 *Experimental Music*, préfacé par le célèbre compositeur Brian Eno. L’ouvrage est rapidement devenu la référence dans le domaine de la musique expérimentale.

C’est en 1955 que John Cage introduit aux États-Unis le terme de “musique expérimentale”. Pour lui, ce courant se définit comme “toute action dont la conséquence ne peut être prévue”. Pour David Cope, compositeur américain et professeur à l’université de Californie, il s’agit plutôt d’un mouvement “de refus du statu quo”. Michael Nyman use plutôt du terme “expérimental” pour définir le travail des compositeurs américains, en opposition à l’avant-garde européenne des années 70. À partir de la fameuse pièce “silencieuse” de John Cage *4’33”*, Nyman étudie le travail de compositeurs et de groupes qui ont adopté des attitudes radicalement novatrices envers les concepts d’œuvre musicale, de notation, de temps et d’espace et qui ont entrepris de bouleverser les rôles de compositeur, d’interprète et d’auditeur. Steve Reich, Philip Glass, Gavin Bryars et Michael Nyman lui-même sont issus de cette école expérimentale qui, d’abord décriée pour son manque de clarté et son étrangeté, a trouvé aujourd’hui un public enthousiaste. L’ouvrage de Nyman, dont il n’existe aucun équivalent en français, parvient à faire saisir aux non-initiés les fondements et les enjeux d’un courant qui a influencé en profondeur toute la musique actuelle.



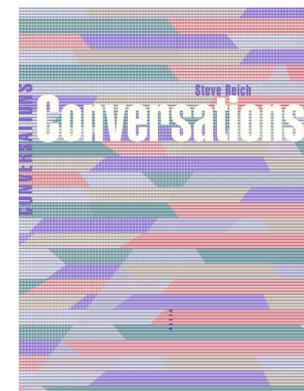
STEVE REICH

Conversations

Figure de proue du mouvement minimaliste aux côtés de Philip Glass ou Terry Riley, Steve Reich a influencé nombre de jeunes musiciens, chorégraphes ou artistes.

Il s’entretient ici avec des collaborateurs, des compositeurs, des musiciens influencés par son travail. On retrouve des grands noms tels que Brian Eno, Johnny Greenwood (Radiohead) ou la chorégraphe Anne Teresa de Keersmaeker. Avec eux, il revient sur sa carrière, ses inspirations, son approche de la composition...

Ces discussions libres et sans filtre permettent d’entrer en profondeur dans la vie, la pensée et l’œuvre de Reich. Et de découvrir ainsi les cheminements par lesquels s’est échafaudée la musique de ce compositeur majeur.



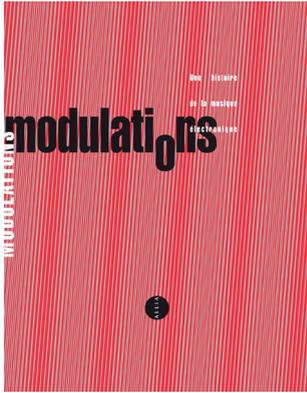
“Je suppose que certaines personnes étaient sur la même longueur d’onde. Je me suis souvent dit que c’est comme si certains artistes appartenant à une même génération avaient des récepteurs implantés dans le cerveau, pour ainsi dire : s’ils se branchent à la même fréquence, il y a une connexion qui peut s’établir entre eux. C’est vraiment comme s’il y avait quelque chose dans l’air. Les artistes sont sensibles à ça, pour toutes sortes de raisons, qu’ils écoutent de la musique non-occidentale ou Bob Dylan, ou bien Junior Walker et ses lignes de basse répétées, ou encore le premier prélude du Clavier bien tempéré où le même motif rythmique est répété, ou Péro-

Traduit de l’anglais par Olivier Borre et Dario Rudy. 384 p. 170 x 220 mm. 23 €. Paru en 2023.

COLLECTIF

Modulations

Une histoire de la musique électronique



Si vous cherchiez un point commun entre Daft Punk et Karlheinz Stockhausen, Giorgio Moroder et Aphex Twin, Public Enemy et Brian Eno, n'allez pas plus loin : ils font tous partie de la plus grande aventure musicale de la fin du xx^e siècle (et du début de ce siècle), celle des musiques électroniques. Du futurisme italien jusqu'aux travaux de déconstruction sonore des musiciens de *house* ou de *downtempo*, depuis les montages de bandes magnétiques des précurseurs de la musique concrète jusqu'à l'extrémisme brutal du *gabber* et la douceur ouatée de l'*ambient*, en passant par les fulgurances des pionniers de la musique hip-hop et les visions électro-funk des inventeurs de la techno de Detroit, *Modulations* est la première histoire raisonnée de ces musiques publiée en France. Chaque chapitre, rédigé par un spécialiste, comme Rob Young, Simon Reynolds, Peter Shapiro, David Toop, Chris Sharp, Kodwo Eshun, Kurt B. Reighley ou Tony Marcus, tous amoureux soniques autant que critiques érudits, couvre une période de ces développements musicaux ou encore une branche de leur activité créative. Des annexes complètent le panorama en s'attardant sur les sous-genres les plus importants et les styles connexes, tandis que des transcriptions d'interviews donnent la parole aux acteurs eux-mêmes. S'adressant au néophyte autant qu'à l'amateur éclairé, *Modulations* offre au lecteur les clefs pour comprendre le texte et le contexte d'une musique qui a révolutionné notre approche tant de la composition que de l'écoute musicale, en réconciliant avant-garde et grand public.

Traduit de l'anglais par Pauline Bruchet et Benjamin Fau. 352 p. 170 x 220 mm. 20 €. Index, illustrations et discographie. Paru en 2004, 2^e édition 2021.

HARRY LEHMANN

La Révolution digitale dans la musique

Imaginez que la musique soit à la portée de tous, que toutes les barrières entre musicien et auditeur s'effacent jusqu'à ce que, finalement, le musicien ne soit lui-même plus qu'un intermédiaire amené à disparaître. Radical?

Pour Harry Lehmann, ce monde est déjà le nôtre, celui d'une révolution en cours qui a bouleversé définitivement l'histoire de la musique. La conception de programmes et d'instruments inouïs génèrent des techniques de notation, de composition, d'interprétation et de diffusion sans précédents.

De l'esthétique à l'industrie, il examine la recomposition de l'ensemble des secteurs de la musique. Des compositeurs qui se passent d'éditeurs ; des conservatoires concurrencés par des cours en ligne ; des orchestres virtuels ouvrant la voie à de nouvelles expérimentations...



“Les scènes de l'art ne pourront plus se délimiter les unes par rapport aux autres, elles s'ouvrent, s'effrangent avec le monde virtuel, elles renoncent aux espaces protégés et hermétiques des cultures légitimes.”

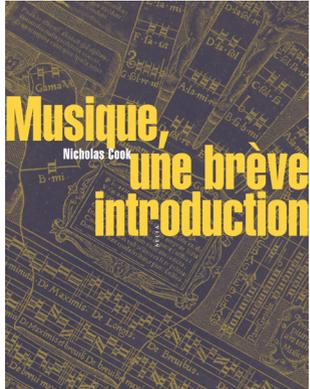
Traduit de l'allemand par Martin Kaltenecker. Inédit. Édition illustrée. 224 p. 170 x 220 mm. 15 €. Paru en 2017.

anthropologie de la musique

11

NICHOLAS COOK

Musique, une brève introduction Une histoire de la musique électronique



“Le message principal de ce livre est que nous avons hérité du passé une façon de penser la musique qui ne rend pas justice à la diversité des pratiques et des expériences que désigne ce mot bref, ‘musique’”.

Nicholas Cook enseigne la musicologie à l’université de Southampton, ainsi qu’à Hong Kong, en Australie et aux USA. *Musique, une brève introduction* est son premier ouvrage traduit en français.

Ce livre a paru en Angleterre dans la célèbre collection “Very short introductions” d’Oxford University Press. Il s’est très vite imposé comme un classique, une œuvre originale et personnelle. Nicholas Cook a en effet accompli un véritable tour de force en réussissant à faire le point en si peu de pages sur ce qu’est l’essence de la musique, et à analyser les valeurs et les qualités que nous lui associons. Qu’est-ce que la musique? D’où vient-elle? Comment est-elle construite? Comment est-elle consommée? Qu’est-ce qui nous charme en elle? Nicholas Cook entreprend de répondre à ces questions avec humour et finesse en s’appuyant sur des exemples qui vont de Beethoven aux Spice Girls en passant par la cithare chinoise. Il analyse les valeurs individuelles, sociales, culturelles et même sexuelles qu’elle véhicule, les différents usages qui en sont faits (du religieux à la publicité), et se place tour à tour du point de vue du compositeur, de l’interprète et de l’auditeur. Il met au jour les structures sociales et institutionnelles qui conditionnent l’approche que chaque société se fait d’elle. La musique nous semble constituer un monde en soi – et pourtant elle baigne dans les valeurs humaines, dans notre interprétation de ce qui est bien ou mal, vrai ou faux. L’auteur rend compte du miracle musical contemporain, avec la variété des musiques, la puissance des moyens de communications modernes et la technologie de reproduction sonore. Pourtant, il montre aussi que chaque musique doit être pensée de façon unique, de manière à rendre toute sa substance à ce “mot bref”.

Traduit de l’anglais par Nathalie Gentili. Inédit. 144 p. 170 x 220 mm. 12 €. Illustrations. Paru en 2006, 2^e édition 2016.

THEODOR W. ADORNO

Le Caractère fétiche dans la musique

Théoricien de “l’École de Francfort”, Adorno (1903-1969) fut à la fois philosophe, sociologue et musicologue. À l’avènement du nazisme, il émigre aux États-Unis. Rentré en Allemagne, sa critique de la consommation culturelle au sein de la société industrielle acquiert une influence décisive sur la pensée moderne, notamment à travers des ouvrages comme *Minima moralia* (1960). Les éditions Allia ont également publié *Sur Walter Benjamin* (1999) et *Études sur la personnalité autoritaire* (2007). Malgré sa relative brièveté, *Le Caractère fétiche dans la musique* figure parmi les textes d’Adorno auxquels son auteur accordait la plus haute importance. Toutes ses thèses sur le processus moderne qui fait de l’art une simple marchandise sont contenues ici, appliquées à la musique, domaine auquel il était particulièrement attaché. Un texte dérangeant, parfois provocateur, au croisement de la philosophie, de la sociologie et de la musicologie.



“L’ensemble de la vie musicale contemporaine est dominé par la forme de la marchandise : les derniers vestiges précapitalistes ont disparu. La musique, à laquelle on accorde avec générosité tous les attributs des choses éthérées et sublimes, sert essentiellement à la publicité des marchandises que l’on doit précisément acquérir pour pouvoir écouter de la musique.”

Traduit de l’allemand par Christophe David. 96 p. 100 x 170 mm. 6,10 €. Paru en 2010.

FRANCES DENSMORE

Les Indiens d'Amérique et leur musique

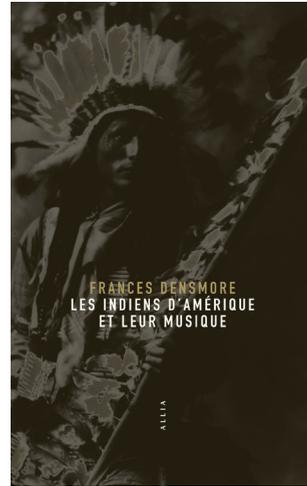
“Chaque garçon indien, à l'âge d'environ douze ans, était censé jeûner durant plusieurs jours et attendre le rêve ou la ‘vision’ où lui apparaissait son ‘esprit protecteur’ individuel, dont il recevait en général une chanson. Par la suite, lorsqu’il souhaitait recevoir ‘l’aide de l’esprit’, il chantait celle-ci en exécutant certains gestes consacrés. Le garçon jeûnait parfois chez lui, le visage noirci de charbon. Plus souvent, il partait s’isoler jour et nuit pour attendre sa vision, tandis que dans certaines tribus la veillée revêtait un caractère cérémoniel. S’il obtenait une vision, il rentrait chez lui en jeune homme sérieux et avisé, prêt à assumer les obligations de son rêve.”

Chant de guerre, de guérison ou berceuse : chez les Indiens d'Amérique, on chante pour le bénéfice de tous et chaque danse a un sens, chaque chant, une symbolique. L'expression musicale peut être transmise des esprits aux hommes.

Frances Densmore prend soin de distinguer ce qui sépare cette culture musicale de la nôtre. En décrivant l'organisation sociale de chaque tribu et sa conception bien particulière du domaine sonore, à travers les croyances et les pratiques, les rituels et les instruments de musique – instruments à vent, tambours, baguettes, crécelles –, elle nous fait entendre la résonance de cette musique au sein des coutumes indiennes.

Nous découvrons le chant du scalp chez les Ojibwés, le système de symboles des Chippewas pour retenir paroles et mélodies ou encore l'importance des silences chez les Cocopas. Une civilisation entière apparaît sous nos yeux, avec son histoire, ses cérémonies, ses incantations, ses danses.

Traduit de l'anglais par Julien Besse. Inédit. Édition illustrée. 128 p. 115 x 185 mm. 10 €. Paru en 2017.



GILBERT ROUGET

Musique et transe chez les Arabes

Un homme tourne sur lui-même les yeux fermés, la sueur perle sur son front. Il frappe dans ses mains, psalmodie en tressaillant. Quel djinn le pique ?

Dans le monde arabe, des confréries soufies aux derviches tourneurs, du fakir transpercé au son des tambours au possédé en plein exorcisme, des liens privilégiés unissent la musique et la transe. Le surnaturel est ici l'objet de recherches rigoureuses mais l'auteur ne se contente pas d'une typologie des états seconds. Pour comprendre d'où vient la transe, il se plonge dans la voie privilégiée pour y accéder : la musique !

C'est bien la perception des mots sacrés, des sons et leur impact qui guident Gilbert Rouget. Érudit et pédagogue, nous le suivons dans ce voyage qui traverse les traditions musulmanes de l'Afrique du Nord au Moyen-Orient, de la Tunisie à l'Irak. Nous entendons des voix, des récitation, des mélodies et des rythmes, le son d'instruments méconnus... Aux confins du corps et des émotions, nous entrons dans cette danse qui unit le religieux au profane : la “fureur poétique” de la transe.

128 p. 115 x 185 mm. 10 €. Paru en 2017.



“Telle qu'elle nous est apparue chez les Arabes, la transe émotionnelle – profane ou religieuse – est certainement de toutes les trances auxquelles nous avons eu affaire celle dont les relations avec la musique sont les plus directes et les plus évidentes. En entendant une musique qui a sur lui un fort pouvoir émotionnel, le sujet, submergé par l'émotion, entre en transe. D'où la musique tire-t-elle son pouvoir ?”

AUTEURS

Adorno, W. Theodor	89	Lehmann, Harry	85
Aston, David	41	Leibovitz, Liel	12
Blot, David	55	McCain, Gillian	32
Boehlke, Michael	34	McNeil, Legs	32
Boot, Adrian	45	Marcus, Greil	6, 19, 23, 24, 62
Boyd, Joe	26	Margolick, David	11
Bradley, Lloyd	44	Nougé, Paul	77
Cage, John	74-76, 78	Nyman, Michael	82
Chang, Jeff	51	Palmer, Robert	14
Collectif	84	Reich, Steve	83
Cohn, Nik	18, 25, 50	Reynolds, Simon	38
Cook, Nicholas	88	Rouget, Gilbert	91
Cousin, Mathias	55	Rondón, César Miguel	46
Craft, Robert	68	Russolo, Luigi	72
Denk, Felix	57	Savage, Jon	30, 31, 40, 56
Densmore, Frances	90	Schaeffer, Pierre	73
Feldman, Morton	78	Shapiro, Peter	54
Gann, Kyle	79	Sicko, Dan	58
Gericke, Henryk	34	Stravinsky, Igor	68
Gould, Glenn	66	Teipel, Jürgen	33
Guralnick, Peter	10	Terk, Boris	69
Hoskyns, Barney	63	Thomas, Michael	45
Jack, Ian	67	Tosches, Nick	7, 8, 20-22
Kreidler, Johannes	80	Von Thülen, Sven	57

TITRES

<i>A Broken Hallelujah</i>	12	<i>La conférence de Charleroi</i>	77
<i>À contre courant</i>	41	<i>Lipstick Traces</i>	62
<i>L'Art des Bruits</i>	72	<i>Le Livre de la salsa</i>	46
<i>Autobiographie</i>	76	<i>Le reste n'était qu'obscurité</i>	40
<i>A Voice is a person</i>	69	<i>Machine soul</i>	56
<i>Awopbopaloobop Alopbamboom</i>	18	<i>Modulations</i>	84
<i>Babylon on a thin Wire</i>	45	<i>Musique et transe chez les Arabes</i>	91
<i>Bass Culture</i>	44	<i>Musique, une brève</i>	
<i>Blackface</i>	8	<i>introduction</i>	88
<i>Can't Stop Won't Stop</i>	51	<i>Mystery Train</i>	19
<i>Le Caractère fétiche</i>	89	<i>No Silence</i>	79
<i>Le Chant de la machine</i>	55	<i>Please Kill Me</i>	32
<i>Confessions d'un compositeur</i>	75	<i>Radio Happenings</i>	78
<i>Conversations</i>	83	<i>Réserve ta dernière danse</i>	
<i>Conversations avec Igor Stravinsky</i>	68	<i>pour Satan</i>	21
<i>Country</i>	7	<i>La Révolution digitale</i>	
<i>Dead Elvis</i>	23	<i>dans la musique</i>	85
<i>Deep Blues</i>	14	<i>Rip It Up and Start Again</i>	38
<i>Der Klang der Familie</i>	57	<i>Rire et se taire</i>	74
<i>Dilapide ta jeunesse</i>	33	<i>Sheet Music</i>	80
<i>England's Dreaming</i>	30	<i>Soljas</i>	50
<i>Essai sur la radio et le cinéma</i>	73	<i>Sly Stone : le mythe de Staggerlee</i>	24
<i>Experimental Music</i>	82	<i>Strange Fruit</i>	11
<i>Glenn Gould par Glenn</i>		<i>Sweet Soul Music</i>	10
<i>Gould sur Glenn Gould</i>	66	<i>Techno Rebels</i>	58
<i>Hellfire</i>	22	<i>The England's Dreaming Tapes</i>	31
<i>Héros oubliés du rock'n'roll</i>	20	<i>Three Songs, Three Singers,</i>	
<i>Les Indiens d'Amérique</i>		<i>Three Nations</i>	6
<i>et leur musique</i>	90	<i>Too much future</i>	34
<i>Je suis toujours le plus grand</i>		<i>Turn the Beat Around</i>	54
<i>dit Johnny Angelo</i>	25	<i>Waiting for the Sun</i>	63
<i>Klever Kaff</i>	67	<i>White Bicycles</i>	26

TABLE DES MATIÈRES

GREIL MARCUS, <i>Three Songs, three Singers, three Nations</i> _____	6	FELIX DENK & SVEN VON THÜLEN, <i>Der Klang der Familie</i> _____	57
NICK TOSCHES, <i>Country</i> _____	7	DAN SICKO, <i>Techno Rebels</i> _____	58
NICK TOSCHES, <i>Blackface</i> _____	8	GREIL MARCUS, <i>Lipstick Traces</i> _____	62
PETER GURALNICK, <i>Sweet Soul Music</i> _____	10	BARNEY HOSKYNS, <i>Waiting for the Sun</i> _____	63
DAVID MARGOLICK, <i>Strange Fruit</i> _____	11	GLENN GOULD, <i>Glenn Gould par Glenn Gould sur Glenn Gould</i> _____	66
LIEL LEIBOVITZ, <i>A Broken Hallelujah</i> _____	12	IAN JACK, <i>Klever Kaff</i> _____	67
ROBERT PALMER, <i>Deep Blues</i> _____	14	IGOR STRAVINSKY, ROBERT CRAFT, ONVERSATIONS AVEC IGOR STRAVINSKY _____	68
NIK COHN, <i>Azopbopalooobop Alopbamboom</i> _____	18	_____	69
GREIL MARCUS, <i>Mystery Train</i> _____	19	BORIS TERK, <i>A Voice is a person</i> _____	72
NICK TOSCHES, <i>Héros oubliés du rock n'roll</i> _____	20	LUIGI RUSSOLO, <i>L'Art des bruits</i> _____	73
NICK TOSCHES, <i>Réserve ta dernière danse pour Satan</i> _____	21	PIERRE SCHAEFFER, <i>Essai sur la radio et le cinéma</i> _____	74
NICK TOSCHES, <i>Hellfire</i> _____	22	JOHN CAGE, <i>Rire et se taire</i> _____	75
GREIL MARCUS, <i>Dead Elvis</i> _____	23	JOHN CAGE, <i>Confessions d'un compositeur</i> _____	76
GREIL MARCUS, <i>Sly Stone : le Mythe de Staggerlee</i> _____	24	JOHN CAGE, <i>autobiographie</i> _____	77
NIK COHN, <i>Je suis toujours le plus grand dit Johnny Angelo</i> _____	25	PAUL NOUGÉ, <i>La conférence de Charleroi</i> _____	78
JOE BOYD, <i>White bicycles</i> _____	26	JOHN CAGE & MORTON FELDMAN, <i>Radio Happenings</i> _____	79
JON SAVAGE, <i>England's Dreaming</i> _____	30	KYLE GANN, <i>No silence, 4'33"</i> _____	80
JON SAVAGE, <i>The England's Dreaming Tapes</i> _____	31	JOHANNES KREIDLER, <i>Sheet Music</i> _____	82
LEGS MCNEIL & GILLIAN MCCAIN, <i>Please Kill Me</i> _____	32	MICHAEL NYMAN, <i>Experimental Music</i> _____	83
JÜRGEN TEIPEL, <i>Dilapide ta jeunesse</i> _____	33	STEVE REICH, ONVERSATIONS _____	84
MICHAEL BOEHLKE & HENRYK GERICKE, <i>too much future</i> _____	34	COLLECTIF, <i>Modulations</i> _____	85
SIMON REYNOLDS, <i>Rip it up and Start again</i> _____	38	HARRY LEHMANN, <i>La Révolution digitale dans la musique</i> _____	88
JON SAVAGE, <i>Le reste n'était qu'obscurité</i> _____	40	NICHOLAS COOK, <i>Musique, une brève introduction</i> _____	89
MARTIN ASTON, <i>À contre courant</i> _____	41	THEODOR W. ADORNO, <i>Le Caractère fétiche dans la musique</i> _____	90
LLOYD BRADLEY, <i>Bass Culture</i> _____	44	FRANCES DENSMORE, <i>Les Indiens d'Amérique et leur musique</i> _____	91
MICHAEL THOMAS & ADRIAN BOOT, <i>Babylon on a thin Wire</i> _____	45	GILBERT ROUGET, <i>Musique et transe chez les Arabes</i> _____	
C SARMIGUEL ROND N, <i>Le 1/2 E 1/2 IVRE DE LA SALSA</i> _____	46		
NIK COHN, <i>Soljas</i> _____	50		
JEFF CHANG, <i>Can't Stop Won't Stop</i> _____	51		
PETER SHAPIRO, <i>Turn The Beat Around</i> _____	54		
DAVID BLOT & MATHIAS COUSIN, <i>Le Chant de la machine</i> _____	55		
JON SAVAGE, <i>Machine Soul</i> _____	56		

